

L'EUNUQUE

COMÉDIE

LA FONTAINE, Jean de

1654

L'EUNUQUE
COMÉDIE

À PARIS, Chez AUGUSTIN COURBÉ, au Palais, en la Galerie
des Merciers, à la Palme.

M. DC. LIV. Avec Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original : peu de personnes ignorent de combien d'agrémens est rempli l'Eunuque latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres, il n'est point embrassé d'incidents confus, il n'est point chargé d'ornemens inutiles et détachés ; tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin. Quand au noeud, c'est un des plus beaux, et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité que Plaute ignorait, s'y rencontre partout, "le Parasite" n'y est point goulu par delà la vraisemblance, "Le Soldat" n'y est point fanfaron jusqu'à la folie, les expressions y sont pures, les pensées délicates ; et pour comble de louange la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. je n'aurais jamais fait d'examiner toutes les beautés de "L'Eunuque", les moins clairvoyants s'en sont aperçus aussi bien que moi ; chacun sait que l'ancienne Rome faisait souvent les délices de cet ouvrage, qu'il recevait les applaudissemens des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passait alors pour une des plus belles productions de cette Venus africaine, dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés ; il avoue être redevable à Ménandre de son sujet, et des caractères du Parasite et du Fanfaron : je ne le dis point pour rendre cette comédie plus recommandable ; au contraire je n'oserais nommer deux si grands personnages, sans crainte de passer pour profane, et pour téméraire, d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscrètement ce qui a passé par leurs mains. À la vérité, c'est une faute que j'ai commencée, mais quelques-uns de mes amis me l'ont fait achever : sans eux elle aurait été secrète, et le public n'en aurait rien su : je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes ; nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée ; d'ailleurs l'État des Belles-Lettres est entièrement populaire, chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnaît pas de plus souverain juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espèce de reconnaissance ; Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornemens, et les plus beaux traits de cette comédie : pour les vers et pour la conduite, on y trouverait beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré. Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance ; au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure et la plus saine partie de ce que je ne dois pas à Térence : quant au reste, peut être le lecteur en jugera-t-il favorablement : quoiqu'il en

soit, j'espérerai toujours davantage de sa bonté, que de celle de mes ouvrages.

PERSONNAGES.

CHERÉE, amant de Pamphile.
PARMENON, esclave et confident de Phédrie.
PAMPHILE, maîtresse de Cherée.
PHÉDRIE, amant de Thaïs.
THAÏS, maîtresse de Phédrie.
THRASON, capitaine, et rival de Phédrie.
GNATON, parasite, et confident de Thrason.
DAMIS, père de Phédrie et de Cherée.
CHREMÈS, frère de Pamphile.
PYTHIE, femme de chambre de Thaïs.
DORIE, servante de Thaïs.
DORUS, eunuque.
SIMALION, soldat de Thrason.
DONAX, soldat de Thrason.
SYRISCE, soldat de Thrason.
SANGA, soldat de Thrason.

La scène est à Château-Thierry sur la place du marché.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Phédrie, Parménon.

PARMENON.

Hé bien ! On vous a dit qu'elle était empêchée :
Est-ce là le sujet dont votre âme est touchée ?
Peu de chose en amour alarme nos esprits.
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris ;
5 Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHÉDRIE.

Quoi ! Je pourrais encor brûler pour cette ingrate
Qui, pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme son logis, et l'ouvre à mes rivaux !
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure ;
10 Que Thais à son tour me presse et me conjure,
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur,
M'ouvre non seulement son logis, mais son cœur.
J'aimerais mieux mourir qu'y rentrer de ma vie.
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie :
15 De ce pas à Thais va le faire savoir,
Et lui dis de ma part...

PARMENON.

Adieu, jusqu'au revoir.

PHÉDRIE.

Non, non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées ;
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent moments ;
20 Car c'est souvent ainsi que comptent les amants.

PHÉDRIE.

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON.

Pour s'éteindre si tôt votre flamme est trop forte.

PHÉDRIE.

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMENON.

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.
25 Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience :
Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience ;
L'amour l'emportera sur cet affront reçu ;
Et ce puissant dépit, que vous avez conçu,
S'effacera d'abord par la moindre des larmes
30 Que d'un oeil quasi sec, mais d'un oeil plein de charmes,
En pressant sa paupière, elle fera sortir,
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.
Et n'accusez que vous si Thaïs en abuse,
Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse,
35 Lui direz bonnement l'état de votre coeur ;
Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur ;
Que vous en seriez mort s'il avait fallu feindre.
Quoi ! deux jours sans vous voir ? Ah ! C'est trop se
~~de tant plus~~
40 ~~de tant plus~~, plus, Thaïs : vous êtes mon désir,
Mon seul objet, mon tout ; loin de vous, quel plaisir ?
Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine.
Cette femme aussitôt, fine, adroite et hautaine,
Saura mettre à profit votre peu de vertu,
Et triompher de vous, vous voyant abattu.
45 Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines,
Point de soulagement ni de fin dans vos peines,
Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstants ;
C'est pourquoi songez-y tandis qu'il en est temps :
Car, étant remarqué, prétendre qu'elle agisse
50 Plus selon la raison que selon son caprice,
C'est fort mal reconnaître et son sexe et l'amour ;
Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,
Que trêves d'un moment, ou quelque paix fourrée,
Injure aussitôt faite, aussitôt réparée,
55 Soupçons sans fondement, enfin rien d'assuré.
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHÉDRIE.

L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.

PARMENON.

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines ?
Et, si près de l'affront qui vous vient d'arriver,
60 Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver ?

PHÉDRIE.

Si Thaïs dans sa flamme eût eu de la constance,
J'eusse estimé ce bien plus encor qu'on ne pense,

Rembarquer : se dit aussi figurément en morale. Il s'était bien tiré de cette affaire, de cette ferme, mais il s'y est remarqué tout de nouveau. [F]

Et, bornant mes désirs dans sa possession,
J'aurais jusqu'à l'hymen porté ma passion.

| Hymen : mariage.

PARMENON.

65 Vous, épouser Thaïs ! Une femme inconnue,
Sans amis, sans parents, de tous biens dépourvue,
Veuve ; et contre le gré de ceux de qui la voix
Dans cette occasion doit régler votre choix !
Ce discours, sans mentir, me surprend et m'étonne.
70 Je n'ai pas entrepris de blâmer sa personne :
Elle est sage ; et l'accueil qu'en ont tous ses amants
N'aboutit, je le crois, qu'à de vains compliments.
Mais...

PHÉDRIE.

Il suffit, le reste est de peu d'importance.
Thaïs, quoique étrangère, est de noble naissance.
75 Qu'importe qu'un époux ait régné sur son coeur ?
Sa beauté, toujours même, est encore en sa fleur.
Quant aux biens, ce souci n'entre point dans mon âme ;
Et je ne prétends pas me vendre à quelque femme
Qui, m'ayant acheté pour me donner la loi,
80 Se croirait en pouvoir de disposer de moi.
En l'état où les dieux ont mis notre famille,
Je dois estimer l'or bien moins qu'un oeil qui brille.
Aussi le seul devoir a contraint mon désir,
Sans que je laisse aux miens le pouvoir de choisir.
85 Sans doute à l'épouser j'eusse engagé mon âme :
Sans cachons point ici la moitié de sa flamme ;
C'est à tort que des miens j'allègue le pouvoir,
Et je cède au dépit bien plus qu'à mon devoir.

PARMENON.

Vous cédez à l'amour plus qu'à votre colère ;
90 Ce courroux implacable en soupirs dégénère ;
Vous faisiez tantôt peur, et vous faites pitié.
Votre coeur, sans mentir, est de bonne amitié ;
Ce qu'il a su chérir, rarement il l'abhorre :
Il adorait ses fers, il les respecte encore.
95 Ces fers à leur captif n'ont rien qu'à se montrer :
Qui n'en sort qu'à regret est tout près d'y rentrer.

Fers : liens entravant un prisonnier ; ici
les liens de l'amour et du mariage.

PHÉDRIE.

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez elle.

PARMENON.

Que vous faites bon guet !

PHÉDRIE.

Si c'était ma cruelle ?

PARMENON.

Déjà vôtre, bons dieux !

PHÉDRIE.

Ah !

PARMENON.

Retenez vos pleurs.

PHÉDRIE.

100 Je sais qu'elle est perfide ; et je l'aime, et je meurs,
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,
Et craindrais d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON.

L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

PHÉDRIE.

Tu vois en peu de mots mes sentiments à nu.

PARMENON.

105 Si je les voyais seul, encor seriez-vous sage ;
Mais cette femme en voit autant ou davantage,
Et connaît votre mal ; non pas pour vous guérir.

PHÉDRIE.

Je ne vois rien d'aisé comme d'en discourir ;
Mais, si tu ressentais une semblable peine,
110 Peut-être verrais-tu ta prudence être vaine.

PARMENON.

Au moins, s'il faut souffrir, endurez doucement ;
L'amour est de soi-même assez plein de tourment,
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre.
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez point d'autre :
115 Aimez toujours Thaïs, et vous aimez aussi.

PHÉDRIE.

Le conseil en est bon, mais...

PARMENON.

Quoi mais ?

PHÉDRIE.

La voici.

PARMENON.

Sa présence met donc vos projets en fumée ?

PHÉDRIE.

Pour ne te point mentir, mon âme en est charmée.

SCÈNE II.

Phédrie, Thaïs, Parménon.

THAÏS.

120 Ah, Phédrie ! Hé bons dieux ! Quoi, vous voir en ce lieu
Vraiment vous avez tort : que n'entrez-vous ?

PHÉDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Adieu ! Le mot est bon, et vaut que l'on en rie.

PHÉDRIE.

Quoi ? Thaïs, à l'affront joindre la raillerie !
C'est trop.

THAÏS.

De quel affront entendez-vous parler ?

PHÉDRIE.

Voyez, qu'il lui sied bien de le dissimuler !

THAÏS.

125 Pour le moins dites-moi d'où vient votre colère ?

PHÉDRIE.

Me gardiez-vous, ingrate, un refus pour salaire ?
Après tant de bienfaits, après tant de travaux,
M'exclure, et recevoir je ne sais quels rivaux !

THAÏS.

Je ne pus autrement, et j'étais empêchée.

PHÉDRIE.

130 Encor si, comme moi, vous en étiez touchée,
Ou bien si, comme vous, je pouvais m'en moquer !

THAÏS.

Vous êtes délicat, et facile à piquer.
Écoutez mes raisons d'un esprit plus tranquille :
Pour quelque autre dessein l'excuse était utile,
135 Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON.

Elle aura par amour renvoyé notre amant,
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place.

THAÏS.

Parmenon pourrait-il me faire assez de grâce
Pour n'interrompre point un discours commencé ?

PARMENON.

140 Oui, mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS.

Pour vous mieux débrouiller le noeud de cette affaire,
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parents,
Ils ont en divers lieux tenu les premiers rangs :
145 Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

Samos, Rhodes : îles Grècques de la
Mer Egée, Samos est l'un des
Sporades.

PARMENON.

Tout cela peut passer, je n'en dis rien pour l'heure :
Il faut voir à quel point vous voulez arriver.

THAÏS.

Là, tandis que leurs soins étaient de m'élever,
On leur fit un présent d'une fille inconnue
150 Qui dans Rhodes était pour esclave tenue.
Bien qu'elle fût fort jeune, et n'eût lors que quinze ans,
Elle nous dit son nom, celui de ses parents,
Qu'on l'appelait Pamphile, et qu'elle était d'Attique,
Que ses parents avaient encore un fils unique,
155 Qu'il se nommait Chromer, que c'était leur espoir.
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.
Chacun jugeait assez qu'elle était de naissance ;
Son entretien naïf et rempli d'innocence,
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,
160 Me la firent chérir à l'égal d'une soeur.
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.
Pour moi, comme j'étais d'un âge à me conduire,
À peine on eut appris qu'on me voulait pourvoir,
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,
165 Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,
Où, lorsque je croyais notre hymen plus tranquille,
Il mourut ; et, laissant tout mon bien engagé,
De mille soins fâcheux mon coeur se voit chargé.
Ils accrurent le deuil de ce court hyménée ;
170 Et, comme on voit aux maux une suite enchaînée,
Le sort, pour m'accabler de cent coups différents,
Causa presque aussitôt la mort de mes parents :
Un mal contagieux les eut privés de vie,
Avant que de ce mal je pusse être avertie.
175 Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,
D'un oncle que j'avais ne fut point négligé ;
Avec nos créanciers il en fait le partage,
Et sut de mon absence avoir cet avantage.
Je l'appris sans dessein de l'aller contester :
180 L'ordre que dans ces lieux je devais apporter
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)

Attique : contrée orientale de la Mer
Egée dont Athènes est la capitale.

Fit qu'en perdant les miens, j'abandonnai le reste.
J'en observai le deuil qu'exigeait mon devoir :
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir.
185 Enfin, notre soldat vint m'offrir son service ;
Loin de me consoler, ce m'était un supplice.
Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui ;
Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON.

Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance.

THAÏS.

190 Je l'avoue, et voudrais qu'une autre récompense
Égalât les bienfaits dont il me sait combler.

PARMENON.

Hélas ! Le pauvre amant commence à se troubler.

PHÉDRIE.

Te tairas-tu ? Thaïs, achevez, je vous prie.

THAÏS.

195 Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie ;
Et vous savez qu'à peine il était délogé,
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé.
Vous me vîntes offrir et crédit et fortune :
J'en estimai dès lors la faveur peu commune ;
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,
200 J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

Carie : ancienne contrée de l'Asie Mineure (Turquie), bordée par le Lydie au nord, à l'est par la Pisidie et la Lycie. Villes principales : Hallicarnasse, Milet.

PHÉDRIE.

Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON.

En pourriez-vous douter ? Mais où tend ce mystère ?

PHÉDRIE.

Tu le sauras trop tôt pour mon contentement.

THAÏS.

Écoutez-moi, de grâce, encore un seul moment.
205 Thrason notre soldat, battu par la tempête,
Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,
Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,
Mes parents depuis peu renfermés au cercueil,
Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive
210 Prête d'être vendue, et traitée en captive.
Il l'achète aussitôt pour me la redonner,
Puis fait voile en Carie, et, sans y séjourner,
Revient en ce pays, où quelque parasite
Lui dit qu'en son absence on me rendait visite ;
215 Que, s'il avait dessein de me donner ma soeur,
À présent méritait quelque insigne faveur.

PHÉDRIE.

Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile ?

THAÏS.

Je me résous à suivre un conseil plus utile.
Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parents,
220 Qu'il me peut chaque jour naître cent différends ;
Et, bien que vous preniez contre tous ma défense,
Souvent un contre tous peut manquer de puissance.
Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens :
Je n'en saurais trouver qu'en la rendant aux siens.
225 Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance :
Il faut donc vous priver deux jours de ma présence ;
La peine en est légère, et, ce temps achevé,
Le reste vous sera tout entier conservé.
Gagne cela sur toi, de grâce, je t'en prie.
230 Tu ne me réponds rien, dis-moi, mon cher Phédrïe ?

PHÉDRIE.

Que pourrais-je répondre, ingrate, à ces propos ?
Voyez, voyez Thrason : je vous laisse en repos ;
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée ;
235 C'est où tend cette histoire assez bien inventée :
« Une fille inconnue est prise en certains lieux ;
On nous en fait présent, elle charme nos yeux ;
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite,
Il me quitte, il apprend nos feux d'un parasite ;
Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,
240 Vend la fille à Thrason, je la veux rendre aux siens » ;
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées ;
Puis, enfin, « de me voir privez-vous deux journées ».
C'était donc là le but où devait aboutir
La fable que chez vous vous venez de bâtir ?
245 Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,
Que ne me disiez-vous : « J'aime le capitaine ;
N'opposez point vos feux à cet ardent désir.
Vous aurez plus tôt fait d'endurer qu'à loisir
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.
250 Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue ;
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux :
Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,
Il m'importe fort peu de passer pour parjure. »

THAÏS.

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHÉDRIE.

255 Vous m'aimez ! c'est en quoi mon esprit est confus :
L'amour peut-il souffrir de semblables refus ?

THAÏS.

Je ne vous réponds point, de peur de vous déplaire ;

Fable : Fiction d'un entretien de deux ou plusieurs animaux, ou de choses inanimées d'où on tire quelque morale ou plaisanterie. (...) Se dit aussi de la fiction qui sert de sujet aux poèmes épiques et dramatiques, et aux romans. [F]

Souffrir : Se dit en un sens moins étendu, en parlant de ce qui déplaît, de ce qui fait quelque peine au sens, ou à l'esprit. [F]

Il faut que ma raison cède à votre colère.
je ne veux point de temps, non pas même un seul jour,
260 Je renonce à ma soeur plutôt qu'à votre amour.

PHÉDRIE.

Plutôt qu'à mon amour ! Ah ! si du fond de l'âme
Ce mot était sorti...

THAÏS.

Doutez-vous de ma flamme ?

PHÉDRIE.

J'aurai lieu d'en douter si, ce terme fini,
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS.

265 Quel terme ?

PHÉDRIE.

De deux jours.

THAÏS.

Ou trois.

PHÉDRIE.

Cet « ou » me tue.

THAÏS.

Ôtons-le donc.

PARMENON.

Enfin sa constance abattue
Cède aux charmes d'un mot : je l'avais bien prévu.

PHÉDRIE.

À ce que vous savez aujourd'hui j'ai pourvu.
Votre soeur peut avoir un eunuque auprès d'elle ;
270 J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir ;
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte :
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte.
275 Pendant vos compliments, songez à votre foi ;
De corps auprès de lui, de coeur auprès de moi,
Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS.

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente ;
Et ce point ne saurait vous être refusé.

Eunuque : (...) ce mot vient du grec eunuchus (...). C'était les eunuques qui gardaient les femmes, et qui avaient soin du lit. [F]

PHÉDRIE.

280 Adieu.

THAÏS.

Comment ! Si tôt ?

PARMENON.

Que son esprit rusé,
Pour attraper notre homme, a d'art et de souplesse !

THAÏS.

Vous voyez mon amour en voyant ma faiblesse ;
Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux :
Soyez toujours, Phédrie, en la garde des dieux.

SCÈNE III.

Phédrie, Parménon.

PARMENON.

285 Est-il dans l'Univers innocence pareille ?
Qui la condamnerait en lui prêtant l'oreille ?
Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi !
C'est un chef-d'oeuvre exquis de constance et de foi.

PHÉDRIE.

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes ?
290 Pour guérir mon soupçon qu'ils employaient de charmes !

PARMENON.

En matière de femme, on ne croit point aux pleurs :
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHÉDRIE.

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte :
Ce qu'en obtient Thrason marque trop de contrainte ;
295 Peut-être le voit-elle afin de l'épouser ;
En ce cas, c'est moi seul que je dois accuser.
Que n'ai-je découvert le fond de ma pensée ?
Dans un plus haut dessein je l'eusse intéressée ;
Elle aurait bientôt su m'assurer de sa foi,
300 Bannir tous ses amants, ne vivre que pour moi,
Puisque sans cet espoir tu vois qu'on me préfère.
Les deux jours expirés, je propose l'affaire ;
Il faut ouvrir son coeur, et ne point tant gauchir.

PARMENON.

Que diront vos parents ?

PHÉDRIE.

On pourra les fléchir :

- 305 Du moins nous attendrons que la Parque cruelle
M'ait, par un coup fatal, rendu libre comme elle.
Éloignent les destins ce coup qu'il faudra voir,
Et fassent que d'ailleurs dépendent mon espoir !
D'une ou d'autre façon je suivrai cette envie,
310 Dont tu vois que dépend tout le cours de ma vie.
Censure mon projet, ravale sa beauté,
Dis ce que tu voudras, le sort en est jeté.
Montre-lui cependant l'eunuque sans remise ;
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,
315 Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,
Et que par ton discours son prix soit augmenté.
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,
Qu'il chante et sait jouer de divers instruments.
320 Accompagne le don de quelques compliments :
Jure que pour maîtresse il mérite une reine ;
Que Thaïs l'est aussi, régnant en souveraine
Sur tous mes sentiments ; et mille autres propos.

Parques : divinités des Enfers chargées de filer la vie des hommes, étaient au nombre de trois, Clotho, Lachésis, Atropos : Clotho préside à la naissance et tient le fuseau, Lachésis le tourne et file, Atropos coupe le fil. [B]

PARMENON.

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHÉDRIE.

- 325 S'il se peut ; mais aux champs aussi bien qu'à la ville
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille :
Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON.

À votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHÉDRIE.

- 330 Peut-être verras-tu ta croyance déçue.
Seulement prends le soin...

PARMENON.

Allez, je vous entends.

SCÈNE IV.

PARMENON, seul.

Ah ! combien l'amour change un homme en peu de temps
Devant que le hasard eut offert à sa vue
Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
335 Cet amant n'avait rien qui ne fût accompli ;
De louables désirs son coeur était rempli ;
Il ne prenait de soins que pour la République ;
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,
De ses plus jeunes ans n'était point négligé.
340 Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,
Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que faiblesse :
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,
Et tant d'autres degrés pour un jour parvenir
345 Au rang que ses dieux ont jadis su tenir,
Sont des noms odieux, dont cette âme abattue
A toujours craint de voir sa flamme combattue ;
Et quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
Il ne saurait quitter ce logis trop aimé.
Ne s'en revient-il pas me changer de langage ?

SCÈNE V.

Phédrice, Parménon.

PARMENON.

350 Sans mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.
Quoi déjà de retour ! Vous savez vous hâter.

PHÉDRICE.

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON.

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose :
Les champs auraient-ils fait une métamorphose ?
355 Et depuis le long temps que vous êtes parti,
Ce violent désir s'est-il point amorti ?

PHÉDRICE.

Pourquoi s'embarrasser d'un voyage inutile ?
Si Thrason dès l'abord fait présent de Pamphile,
Thaïs ayant sa soeur peut lui manquer de foi.

PARMENON.

360 Mais s'il retient aussi Pamphile auprès de soi,
Connaissant de Thaïs les faveurs incertaines ?

PHÉDRIE.

Ne puis-je pas toujours attendre dans Athènes ?

PARMENON.

Deux jours sans vous montrer ?

PHÉDRIE.

Quatre, s'il est besoin.

PARMENON.

Du bonheur d'un rival vous seriez le témoin ?

PHÉDRIE.

365 À te dire le vrai, ce seul penser me tue,
Et vois bien qu'il vaut mieux m'éloigner de leur vue.
Adieu.

PARMENON.

Combien de fois voulez-vous revenir ?

PHÉDRIE, revenant :

J'omettais, en effet, qu'il te faut souvenir
De m'envoyer quelqu'un, si Thaïs me rappelle ;
370 Mais que le messenger soit discret et fidèle,
Et surtout diligent, c'est le principal point :
Pour toi, prends garde à tout, et ne t'épargne point.

PARMENON.

Je n'ai que trop d'emploi, n'ayez peur que je chôme.

PHÉDRIE, revenant.

À propos, prends le soin de bien styler notre homme.

PARMENON.

375 Quel homme ?

PHÉDRIE.

Notre eunuque.

PARMENON.

À servir d'espion ?

PHÉDRIE.

Il le faut employer dans cette occasion.

PARMENON, voyant Phédrie s'en aller.

Que de desseins en l'air son ardeur se propose !

Penser : au XVIIIème siècle, "Pensée"
est souvent masculin.

**PHÉDRIE, retournant, et donnant une bourse à
Parmenon.**

Je savais bien qu'encor j'oubliais quelque chose :
Aux valets de Thaïs, tiens, fais quelque présent ;
380 C'est de tous les secrets le meilleur à présent.

PARMENON.

Est-ce là le dépit conçu pour cette injure ?
N'avez-vous fait serment que pour être parjure ?

PHÉDRIE.

Voudrais-tu que jamais on ne pût m'apaiser ?

PARMENON.

Votre bon naturel ne se peut trop priser :
385 Qui pardonne aisément mérite qu'on le loue.

PHÉDRIE.

Vraiment je suis d'avis qu'un esclave me joue,
Qu'il tranche du railleur, qu'il fasse l'entendu.

PARMENON.

Quoi ! Vous voulez qu'encor tout ceci soit perdu ?

PHÉDRIE.

Garde bien au retour de m'en rendre une obole.

Obole : monnaie de cuivre valant une maille ou deux pites, la moitié d'un denier. [F]

PARMENON.

390 Vous serez obéi, Monsieur, sur ma parole.

PHÉDRIE.

Je l'entends d'autre sorte, et veux qu'on donne à tous.

PARMENON.

Nous pouvons leur donner, et retenir pour nous.

PHÉDRIE.

Adieu ; que du soldat sur tous il te souviene.

PARMENON.

Fuyons vite d'ici, de peur qu'il ne revienne.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

GNATON.

395 Que le pouvoir est grand du bel art de flatter !
 Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister !
 Qu'il s'offre peu d'emplois que le sien ne surpasse,
 Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace !
 Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
 400 Des dons de la fortune abondamment pourvu,
 Qui, tenant table ouverte, et toujours des plus braves
 Voulait être servi par un monde d'esclaves,
 Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
 S'estimerait heureux d'être mon estafier.
 405 Naguère en m'arrétant il m'a traité de maître ;
 Le long temps et l'habit me l'ont fait méconnaître,
 Autant qu'il était propre, aujourd'hui négligé :
 Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
 « Est-ce vous ? » ai-je dit. Aussitôt il me conte
 410 Les malheurs qui causaient son chagrin et sa honte ;
 Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien ,
 Ses dents avaient duré plus longtemps que son bien,
 Et qu'un jeûne forcé le rendait ainsi blême.
 « Pauvre homme ! n'as-tu point de ressource en toi-même ?
 415 Manque-t-il au besoin d'adresse et de vertu ?
 Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie ;
 J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
 À moins que d'en avoir pour gagner un repas,
 Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
 420 Enfin veux-tu dîner n'ayant plus de marmite ?
 Ai-je répondu lors ; et ton cœur abattu
 Imite mon exemple, et fais-toi parasite ;
 Tu ne saurais choisir un plus noble métier.
 - Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier :
 425 On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure :
 Je ne saurais souffrir ni de coup, ni d'injure ;
 Et, lorsque j'ai d'un bras senti la pesanteur,
 Je ne suis point ingrat envers mon bienfaiteur.
 D'ailleurs faire l'agent, et d'amour s'entremettre,
 430 Couler dans une main le présent et la lettre,
 Préparer les logis, faire le compliment ;
 Quand Monsieur est entré, sortir adroitement,
 Avoir soin que toujours la porte soit fermée,

Estafier : grand valet de pied qui suit un homme à cheval, qui lui tient l'étrier. [F]

Et manger, comme on dit, son pain à la fumée ;
 435 C'est ce que je ne puis, ni ne veux pratiquer.
 Adieu. » Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
 « Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige
 Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
 On voit parmi le monde un tas de sottés gens
 440 Qui briguent des flatteurs les discours obligants :
 Ceux-là me duisent fort ; je fuis ceux qui sont chiches,
 Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
 Je les repais de vent, que je mets à haut prix ;
 Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits ;
 445 Sais toujours applaudir, jamais ne contredire ;
 Être de tous avis, en rien ne les dédire ;
 Du blanc donner au noir la couleur et le nom ;
 Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.
 Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe ;
 450 Je commente cet art, et j'y suis philosophe :
 Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
 Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit. »
 Nous nous sommes quittés, remettant la dispute ;
 J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute :
 455 De la part d'un soldat, que je sers à présent,
 Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent ;
 Il est tel que mon âme en est presque tentée :
 C'est une jeune esclave à Rhodes achetée :
 L'âge en est de seize ans, l'embonpoint d'un peu plus,
 460 La taille en marque vingt ; et pour moi je conclus
 Qu'elle soit, et pour cause, en vertu d'hyménée,
 Aux désirs d'un époux bientôt abandonnée,
 Ou je crains fort d'en voir quelque autre possesseur.
 Ce grand abord de gens au logis de sa soeur,
 465 Le scrupule des noms d'ingrate et de cruelle,
 De ces coeurs innocents la pitié criminelle,
 Cent autres ennemis d'un honneur mal gardé,
 Marquent le sien perdu, du moins fort hasardé.
 Mais entre eux le débat. N'étant point ma parente,
 470 La suite m'en doit être au moins indifférente ;
 L'exposant au danger sans crainte et sans souci,
 Je m'en vais la quérir dans un lieu près d'ici ;
 Et plût à quelque dieu qu'en passant par la rue,
 Du rival de mon maître elle fût aperçue !
 475 Voici son Parmenon qui s'avance à propos ;
 Pour peu qu'il tarde ici, nous en dirons deux mots.

Duire : Dresser, accoutumer à quelque chose. Il ne se dit plus guère en ce sens qu'au participe. Signifie aussi, être propre à quelqu'un l'accommoder.
 [F]

SCÈNE II.

PARMENON.

Notre amant, ayant dit mille fois en une heure :
« Quoi ! s'éloigner des lieux où mon âme demeure !
N'irai-je pas ? Irai-je ? » Enfin s'est hasardé.
480 Et mille fois encor m'a tout recommandé :
Que je prenne bien garde au nombre des visites
Qu'on peut rendre en personne ou bien par parasites ;
Qu'aux environs d'ici nul ne fasse un seul tour
Dont mon livre chargé ne l'instruise au retour ;
485 Et que, si je surprends le soldat auprès d'elle,
Je tiens des clins d'oeil un registre fidèle ;
Écrive leurs propos de l'un à l'autre bout,
Ne laisse rien passer, et sois présent à tout :
Car le sage ne doit qu'à soi-même s'attendre.
490 C'eût été pour quelque autre un plaisir de l'entendre ;
Moi, qui sans cesse marche, et qui trotte, et qui cours,
Je ne ris qu'à demi de semblables discours,
Et je souhaiterais, du fond de ma pensée,
Que le dieu Cupidon eût la tête cassée :
495 Cela ferait grand bien aux pieds de cent valets.
J'approche de Thaïs, et voici son palais.
Quoi ! j'aperçois aussi notre flatteur à gage !

SCÈNE III.

Parménon, Gnaton conduisant Pamphile.

PARMENON.

Avance, homme de bien !

GNATON.

Contemple ce visage.

PARMENON.

Le coquin parle en prince, et n'est qu'un gueux parfait.

GNATON.

500 Tu te penses moquer, je suis prince en effet.

PARMENON.

Des fous, cela s'entend.

GNATON.

Quoi ! des fous ? Il n'est sage
Qui sous moi ne dût faire un an d'apprentissage.

PARMENON.

En quel art ?

GNATON.

De goinfrer.

PARMENON.

Je le trouve très beau.

505 Si tu peux y savoir quelque secret nouveau,
Il n'est point d'industrie à l'égal de la tienne.

GNATON.

Va, tu mérites bien que je t'en entretienne ;
Seulement traitons-nous un mois à tes dépens.

PARMENON.

Volontiers : mais dis-moi, sans me mettre en suspens,
Quelle est cette beauté qu'en triomphe tu mènes.

GNATON.

510 Celle qui va bientôt t'épargner mille peines.
Je te trouve honnête homme, et suis fort ton valet.
D'un mois, par mon moyen, ni lettre, ni poulet,
Ni billet à donner, ni réponse à prétendre.

PARMENON.

Je commence, Gnaton, d'avoir peine à t'entendre.

GNATON.

515 Ni nuits à faire guet avec tes yeux d'Argus.

PARMENON.

Tu me gênes l'esprit par ces mots ambigus ;
Veux-tu bien m'obliger ?

GNATON.

Comment ?

PARMENON.

De grâce, achève.

GNATON.

Avec toi pour un mois les courses ont fait trêve.

PARMENON.

Je le crois ; mais encor, dis-m'en quelque raison.

Argus : personnage de la mythologie grecque qui possédait cent yeux.

GNATON.

520 Thaïs, par ce présent, sera toute à Thrason.

PARMENON.

Je veux qu'il soit ainsi : quelle en sera la suite ?

GNATON.

Pour un homme subtil, et si plein de conduite,
Tu devrais pénétrer et voir un peu plus loin :
Je veux, encore un coup, te délivrer de soin.
525 Thrason voyant Thaïs, ceux dont elle est aimée
Peuvent tous s'assurer que sa porte est fermée :
Ton maître comme un autre ; et tu n'entendras plus
Ni souhaits impuissants, ni regrets superflus,
Ni : « Quel est ton avis ? » ni : « Fais-lui tel message. »

PARMENON.

530 Ah ! Combien voit de loin l'homme prudent et sage !
J'avais peine à comprendre où tendait ce propos ;
Mais, grâce aux Immortels, j'aurai quelque repos.

GNATON.

Dis : grâces à Gnaton.

PARMENON.

Et rien pour cette belle ?

GNATON.

À propos, que t'en semble ?

PARMENON, voulant toucher Pamphile :.

535 Ô dieux ! qu'elle est rebelle
Du bout du doigt à peine on ose lui toucher.

GNATON.

Nul mortel que Thrason n'a droit d'en approcher.

PARMENON.

Pour un si rare objet on peut tout entreprendre.

PAMPHILE.

Dieux ! Quelle patience il faut pour les entendre !
Gnaton, conduis-moi vite, et ne te raille point.

PARMENON.

540 De grâce, écoute-moi, je n'ai plus qu'un seul point.

GNATON.

Dis ce que tu voudras.

PARMENON.

Quel est son nom ?

GNATON.

Pamphile.

PARMENON.

Point d'autre ?

GNATON.

Que t'importe ?

PARMENON.

Depuis un fort long temps ? Est-elle en cette ville

GNATON.

Ton caquet m'étourdit.

PARMENON.

Saurai-je son pays, son âge ?

GNATON.

Est-ce tout dit ?

PARMENON.

545 Tu te fais trop prier, n'étant pas si beau qu'elle.

GNATON.

Te confondent les dieux, et toute ta séquelle !
Je te sauve un gibet, te souhaitant ceci.

PARMENON.

Ton bon vouloir mérite un ample grand-merci :
Un jour nous t'en rendrons quelque digne salaire.

GNATON.

550 Tu le peux sans tarder. Mais n'as-tu point affaire ?

PARMENON.

Pour toi, quand j'en aurais, je voudrais tout quitter.

GNATON.

De ce pas à Thaïs viens donc me présenter ;
Sers-moi d'introducteur.

PARMENON.

Tu ris, mais il n'importe.
Entre seul, tu le peux.

GNATON.

Tiens-toi donc à la porte,
555 Et garde qu'on ne laisse entrer dans la maison
Quelque autre messenger que celui de Thrason ;
Je t'en donne l'avis, comme ami de ton maître :
Et peut-être qu'un jour il saura reconnaître
De quelque bon repas ce conseil important.

PARMENON.

560 Encor deux jours de vie, et je mourrai content.

GNATON.

Il te faut bien un mois à la bonne mesure.

PARMENON.

Non, non, je te rendrai ces mots avec usure,
Dans deux jours au plus tard.

| Avec usure : avec intérêt.

GNATON.

Nous le verrons. Adieu.

PARMENON.

565 Mon galant est parti : qu'ai-je affaire en ce lieu ?
J'avais dessein de voir cette soeur prétendue ;
Et je me trompe fort, ou c'est peine perdue
De s'en aller offrir, après un tel présent,
Notre vieillard flétri, chagrin et mal plaisant ;
Mais il faut obéir.

SCENE IV.
Chérée, Parménon.

PARMENON.

Où courez-vous, Chérée ?

CHÉRÉE.

570 C'en est fait, Parménon, ma perte est assurée.

PARMENON.

Comment ?

CHÉRÉE.

L'as-tu point vue en passant par ces lieux ?

PARMENON.

Qui ?

CHÉRÉE.

Certaine beauté, qui, s'offrant à mes yeux,
N'a rien fait que paraître, et s'est évanouie.

PARMENON.

Vous en avez la vue encor toute éblouie.

CHÉRÉE.

575 Ô dieux ! Mais où chercher ? Que le maudit procès
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès !

PARMENON.

Comment ? Quoi ? Quel procès ?

CHÉRÉE.

Ah ! Si tu l'avais vue !

PARMENON.

Et qui ?

CHÉRÉE.,

Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON.

Hé bien ?

CHÉRÉE.

580 Tu l'aimerais, et cet objet charmant
Ne peut souffrir qu'un coeur lui résiste un moment.
Ne me parle jamais de tes beautés communes ;

Leurs caresses me sont à présent importunes,
Rien que de celle-ci mon coeur ne s'entretient.

PARMENON.

585 Vraiment ! C'est à ce coup que le bon homme en tient.
L'un de ses fils aimait ; l'autre, plein de furie,
Passera les transports de son frère Phédrie.
De l'humeur dont je sais que le cadet est né,
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'aîné.

CHERÉE.

590 Aussi ne saurait-il avoir l'âme charmée
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON.

Peut-être.

CHERÉE.

En doutes-tu ?

PARMENON.

C'est un trop long discours.
Vous aimez ?

CHERÉE.

À tel point que si d'un prompt secours...

PARMENON.

Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vite :
Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte ?

CHERÉE.

595 Hélas ! S'il se pouvait, chez l'aimable beauté.

PARMENON.

Certes, pour un malade il n'est point dégoûté.

CHERÉE.

Tu ris et je me meurs.

PARMENON.

Mais encor, quel remède
Faudrait-il apporter au mal qui vous possède ?

CHERÉE.

600 De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,
Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.
Tu m'as dit tant de fois : « Essayez mon adresse ;
Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse. »
J'aime, j'en ai fait une : achève, et montre-moi
Que mon coeur se pouvait engager sur ta foi.

PARMENON.

605 Je l'ai dit en riant, et sans croire votre âme,
Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHERÉE.

Qu'il ait été promis ou de bon ou par jeu ;
Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu
610 Cette même beauté qui captive mon âme,
Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON.

Dépeignez-la-moi donc.

CHERÉE.

Elle est jeune, en bon point.

PARMENON.

Celui qui la menait ?

CHERÉE.

Je ne le connais point.

PARMENON.

Le nom d'elle ?

CHERÉE.

Aussi peu.

PARMENON.

Son logis ?

CHERÉE.

Tout de même ?

PARMENON.

Vous ne savez donc rien !

CHERÉE.

Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON.

615 Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris ?

CHERÉE.

Tandis qu'elle arrêtaït mes sens et mes esprits,
Notre hôte Archidemide, avec son front sévère,
Est venu m'aborder, et m'a dit que mon père
Ne faillît pas demain d'être son défenseur

620 Contre l'injuste effort d'un puissant agresseur ;
Et, comme les vieillards sont longs en toute chose,
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,
Tant qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu
L'objet de ce désir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON.

625 C'est être malheureux.

CHERÉE.

Autant qu'homme du monde.

PARMENON.

Vous l'avez bien maudit

CHERÉE.

Que le Ciel le confonde !

Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON.

Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.
Celui qui la menait - est quelque homme de mine ?

CHERÉE.

630 Rien moins. Tu le croirais un pilier de cuisine ;
Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON.

Son habit ?

CHERÉE.

Fort usé.

PARMENON.

Leur train ?

CHERÉE.

Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON.

C'est elle assurément.

CHERÉE.

Qui ?

PARMENON.

Rassurez votre âme ;
Je connais maintenant l'objet de votre flamme...

Train : se dit aussi de l'équipage ou de
la suite d'un chef de famille, d'un
seigneur. [F]

CHERÉE.

635 L'as-tu vue ?

PARMENON.

Elle-même.

CHERÉE.

Et tu sais son logis ?

PARMENON.

Je le sais.

CHERÉE.

Parmenon, dis-le-moi.

PARMENON.

Chez Thaïs.

Comme ils venaient d'entrer, je vous ai vu paraître ;
C'est un don que lui fait le rival de mon maître.

CHERÉE.

Il doit être puissant.

PARMENON.

Plus en bruit qu'en effet

CHERÉE.

640 Qu'il m'en fasse un pareil, j'en serais satisfait.

PARMENON.

On vous croit sans jurer.

PARMENON.

Mais qu'en pense Phédrie ?

Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.

Qui saurait son présent le plaindrait beaucoup plus.

CHERÉE.

Quel présent ?

PARMENON.

Un vieillard impuissant et perclus,

645 Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque,
Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire un eunuque,
Dont encore il prétend, contre toute raison,
Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.
Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.

CHERÉE.

650 S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie !

PARMENON.

Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien !
Ce serait pour Pamphile un mauvais entretien.

Heur : rencontre avantageuse. (...) [F]
[antonyme de malheur]

CHERÉE.

655 Quoi ! garder une fille et si jeune et si belle,
Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,
La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
Tu ne voudrais pas être heureux de la façon ?

PARMENON.

660 Vous pouvez aisément avoir cette fortune :
La ruse est assurée autant qu'elle est commune.
D'un voyage lointain depuis peu revenu,
Sans doute chez Thaïs vous êtes inconnu :
Il faut prendre l'habit que notre eunuque porte :
Vous passerez pour lui, déguisé de la sorte.
Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.

CHERÉE.

Et l'on me donnera cette belle à garder ?

PARMENON.

665 Et sans doute à garder vous aurez cette belle.
Mais après ?

CHERÉE.

Innocent ! Je puis lors auprès d'elle
Boire, manger, dormir, lui parler en secret.

PARMENON.

Usez-en tout au moins comme un homme discret.

CHERÉE.

Tu ris ?

PARMENON.

670 Des vains projets où l'amour vous emporte.
Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte :
Et, sans savoir encor quelle est cette beauté,
D'un espoir amoureux votre coeur est flatté :
Il faut auparavant s'acquérir une entrée.

CHERÉE.

L'échange proposé me la rend assurée.

PARMENON.

675 Oui, s'il se pouvait faire.

CHERÉE.

À d'autres, Parmenon !

PARMENON.

Quoi ! vous avez donc cru que c'était tout de bon ?

CHERÉE.

Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe ;
Et, si je ne l'obtiens, ou d'une ou d'autre sorte,
Je suis mort.

PARMENON.

680 Mais avant que de vous engager,
Pesez, encore un coup, la grandeur du danger.

CHERÉE.,

Trop de raisonnement peut nuire en telle affaire :
L'occasion se perd tandis qu'on délibère
Un autre la prendra, j'en aurai du regret.

PARMENON.

Mais au moins pourrez-vous me garder le secret ?

CHERÉE.

685 Ne crains rien.

PARMENON.

Priez donc Amour qu'il favorise
De quelque bon succès cette haute entreprise.

CHERÉE.

Amour ! si sa beauté peut s'offrir à mes sens,
Tu ne manqueras plus ni d'autels, ni d'encens

ACTE III

SCÈNE I.

THRASON.

Il faut dire le vrai, j'en voulais à Pamphile ;
690 Et, bien que pour Thaïs une amour plus facile
Étouffât celle-ci presque encore au berceau,
Sans mentir j'ai regret de perdre un tel morceau.
Je ne sais quel remords tient mon âme occupée ;
Mais encore être ainsi de mes mains échappée,
695 C'est le comble du mal, et souffrir qu'un enfant
Des lacs d'un vieux routier se sauve en triomphant.
Me préservent les dieux d'une beauté naissante !
Il n'est point de méthode en amour si puissante
Qui ne fût inutile à qui s'en piquerait ;
700 Souvent ces jeunes coeurs sont plus durs qu'on ne croit ;
Pour gagner son amour, je ne sais point de voie :
C'est un fort à tenir aussi longtemps que Troie.
J'aurais, sans me vanter, depuis qu'elle est chez moi,
Réduit à la raison quatre filles de roi.
705 J'eusse pu l'épouser, mais je fuis la contrainte ;
Le seul nom de l'hymen me fait frémir de crainte ;
Et je ne voudrais pas que mon coeur fût touché
De l'espoir d'un royaume à Pamphile attaché.
Rien n'est tel, à qui craint une femme importune,
710 Que de vivre en soldat, et chercher sa fortune.
On se pousse partout, on risque sans souci,
Et qui n'y gagne rien n'y peut rien perdre aussi.
Mais rarement Thrason se plaint-il d'une dame ;
Jusqu'ici peu d'objets ont régné sur son âme
715 Sans payer son amour d'une ou d'autre façon.
Phédrie en pourrait bien avoir quelque leçon ;
Je n'en pense pas plus, n'étant point d'humeur vaine.
Voyons si notre agent aura perdu sa peine :
Le voici qui s'approche.

SCÈNE II.
Thraston, Gnaton.

THRASON.

Hé bien, qu'as-tu gagné ?

GNATON.

720 Que de peine, Seigneur, vous m'avez épargné !
Je vous allais chercher au port et dans la place.

THRASON.

Tu me rapportes donc des actions de grâce ?

GNATON.

Le faut-il demander ? J'en suis tout en chaleur.

THRASON.

Enfin le don lui plaît ?

GNATON.

725 Non tant pour la valeur,
Que pour venir de vous ; c'est là ce qui la touche,
Et ce qu'à tous moments elle a dedans la bouche,
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus.
Vous ririez de loisir triompher là-dessus.

THRASON.

730 Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie ;
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
Qu'un autre n'en aurait de quelque don de prix,
Fût-ce même un trésor.

GNATON.

735 Vivent les bons esprits !
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
D'un travail de dix ans ce que le sot espère,
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON.

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
À la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON.

Mais s'il l'apprend aussi ?

THRASON.

740 Gnaton, soyez discret.
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

GNATON.

C'est fait en homme sage.

Tout bas, se tournant.

Il l'a dit à cent autres.

Haut.

Le roi n'agréait donc autres soins que les vôtres ?

THRASON.

745 Que les miens ; et parfois se trouvant dégoûté
Du tracas importun qui suit la royauté,
Comme s'il eût voulu... tu comprends ma pensée ?

GNATON.

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON.

750 Cela même. Aussitôt il m'envoyait quérir :
Seuls, ainsi nous Passions les jours à discourir
De cent contes plaisants que je lui savais faire ;
Et s'il se présentait quelque importante affaire,
Après avoir le tout entre nous disposé,
Son conseil n'en avait qu'un reste déguisé ;
Et Souvent, malgré tous, ma Voix était suivie.

GNATON.

Lors chacun d'enrager, Mourir, Crever d'envie ?

THRASON.

755 Et Thrason de s'en rire.

GNATON.

À l'oreille du roi ?

THRASON.

Qui peut te l'avoir dit ?

GNATON.

C'est qu'ainsi je le crois.

THRASON.

760 Sur ce propos, un jour qu'il remarquait leur peine,
Le chef des éléphants, appelé Métasthène,
Des plus considérés près du prince à présent,
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
Il mâchait de dépit quelque mot dans sa bouche,
Et me tournant les yeux : « Qui vous rend si farouche ?
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez ? »

GNATON.

Et le roi, qu'en dit-il ?

THRASON.

765 Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.
Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.
Nous étant regardés,

GNATON.

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli :
Surtout il s'entend bien à placer son estime..

GNATON.

770 Celle-qu'il fait de vous me semble légitime

THRASON.

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité...

GNATON.

Non.

Bas, se tournant.

Plus de mille fois il me l'a raconté.

THRASON.

775 Nous étions régalez du satrape Orosède,
Chacun avait sa nymphe : alors un Ganymède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seraient pour Adonis.

GNATON.

Le jeune homme rougit ?

THRASON.

Belle demande à faire !
il rougit, et d'abord fut contraint de se taire :
Depuis chacun m'a craint

GNATON.

780 N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason.
Avec juste raison

THRASON.

Je t'en conteras cent ; mais changeons de matière
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi :

Satrape : Gouverneur de province chez
les anciens perse. La roi Darius
marchait accompagné par ses
principaux seigneurs et satrapes. [F]

Dois-je, en quittant sa soeur, lui confirmer ma foi ?

GNATON.

785 Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle.
Ayez toujours en main quelque amitié nouvelle
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit ;
C'est par là qu'on maintient les coeurs en appétit
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire.
790 Mais je fais des leçons à qui devrait m'instruire.

THRASON.

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper ?

GNATON.

Des soins plus importants pouvaient vous occuper ;
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON.

795 Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

THRASON.

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos désirs ?

THRASON.

Entre Mars et Vénus mon coeur se sent suspendre,
Est recherché des deux, ne sait auquel entendre.
Laissons là leur débat. Quel traité m'as-tu fait ?

GNATON.

800 Tel qu'un plus amoureux en serait satisfait ;
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :
Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte
Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON.

Je t'aime.

GNATON.

805 Et du dîner sur moi reposez-vous ;
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON.

De faim jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON.

Qu'y faire ? il faut bien vivre ici comme autre part.

GNATON.

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

SCÈNE III.
Thaïs, Thrason, Gnaton.

THAÏS.

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON.

810 Sais-je faire un présent ?

THAÏS.

Certes la chose est belle ;
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON.

Notre dîner est prêt, S'il ne vous en souvient.

THRASON A Thaïs .:

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurais donnée.

GNATON.

815 Toujours en compliments il se passe une année ;
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS.

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON.

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS.

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON.

820 Puissent mes ennemis de femmes se charger !
Elles n'ont jamais fait ; toujours nouvelle excuse.

THAÏS.

De vains retardements à tort on nous accuse ;
Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON.

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner ?

THAÏS.

825 Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on ait telle pensée.

GNATON.

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS.

Allons, si tu le veux.

SCÈNE IV.

**Thaïs, Gnaton, Parménon amenant Chérée,
Thrason.**

PARMENON.

Un mot auparavant.

GNATON.

Nous voici, grâce aux dieux, aussi prêts que devant :
Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune.
830 Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON.

Mon maître, par votre ordre absent de ce séjour,
Avecque ce présent vous offre le bonjour.
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,
Ni parler de ses pleurs quand il faut qu'il vous quitte :
835 De vous-même à son mal vous pouvez compatir,
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.
Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie ;
Mais au moins de bon coeur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON.

Le présent peut passer.

THAÏS.

Il me charme en effet.
840 Je ne l'aurais pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON.

On l'appelle Doris : et quant à son adresse,
En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné.
À quoi que de tout temps il se soit adonné,
845 Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,
Il a toujours passé pour un des plus adroits.
Enfin, permettez-lui de parler quelquefois,
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles ;
850 Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.
Mon maître cependant n'exige rien de vous :
Vous ne le trouverez importun ni jaloux ;
Il ne vous contera ni bons mots, ni faits d'armes ;

855 Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes
Sans craindre qu'il s'offense et vous tienne en souci,
Comme un de vos amants qui n'est pas loin d'ici.
Faites entrer chez vous soldats et parasites :
Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites
(J'entends quand vous serez d'humeur ou de loisir),
860 Il se tiendra content par-delà son désir.

THRASON.

Si ton maître avait dit ce que tu viens de dire...

PARMENON.

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire ?

THRASON.

Dois-je contre un valet employer mon courroux ?
Que t'en semble, Gnaton ?

GNATON.

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON.

865 Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON.

De vrai, les compliments ne sont plus à la mode ;
Allons.

THAÏS.

Quand on voudra.

THRASON.

Qu'un long discours déplaît !

GNATON.

Surtout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS.

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON.

870 Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée ;
S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON.

Remettons à tantôt ces discours superflus ;
Il n'est pas maintenant saison de repartie.

THAÏS.

875 Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie
Que le soin de Pamphile à Doris soit commis.

GNATON.

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

SCÈNE V.

Thrason, Gnaton, Parmenon.

PARMENON.

Pour un entremetteur, on te fait trop attendre :
Ce n'est point là le gré que tu pouvais prétendre ;
Et si j'avais reçu tel présent par Gnaton
880 Il se verrait à table assis jusqu'au menton.
On ne devrait ici rendre aucune visite
Sans avoir un billet signé de Parasite ;
Il lui faut cependant mettre tout son espoir
À courir tout le jour pour déjeuner au soir.
885 Pour moi, je ne crois pas qu'autre chose il attrape,
Si ce n'est que son roi le fasse un jour satrape,
Ou que, las de courir et battre le pavé,
Plus haut que son mérite, il se trouve élevé.
Que dis-tu de ces mots ? Ai-je su te le rendre

THRASON.

890 Le coquin veut railler. Gnaton, va nous attendre ;
Je vais prendre Thaïs.

GNATON.

Laissez-moi cet emploi :
Un chef doit autrement tenir son quant-à-moi.

THRASON.

Adieu donc, Parmenon : tu diras à Phédrie
Que Thaïs, pour un temps, trouve bon qu'il l'oublie ;
895 Que pour l'entretenir deux jours me sont assez.

PARMENON.

Ne vous en vantez point avant qu'ils soient passés.

SCÈNE VI.

PARMENON, demeuré seul.

Ceci pour notre eunuque assez bien se prépare.
 Pendant qu'ils dîneront, il faut qu'il se déclare,
 Prenne l'occasion et ne perde un moment
 900 À pousser des soupirs et languir vainement
 Non que parlant d'amour il rencontre oeuvre faite :
 Alors qu'on en vient là, toutes ont leur défaite :
 Tel souvent en a peu qui croit en avoir tout,
 Et même va bien loin sans aller jusqu'au bout.
 905 Que Pamphile d'ailleurs volontiers ne l'écoute,
 Toute sage qu'elle est, je n'en fais point de doute :
 C'est le propre du sexe, il veut être flatté,
 Et se plaît aux effets que produit sa beauté.
 Puis notre homme a de quoi charmer la plus sévère :
 910 Il est jeune, il est beau, toujours prêt à tout faire ;
 En dit plus qu'on ne veut, sait bien le débiter,
 Est d'humeur libérale, et donne sans compter.
 Si par ces qualités d'abord il ne la touche,
 Le temps, qui peut gagner l'esprit le plus farouche,
 915 Ne lui permettra pas d'y faire un long effort,
 Et ce peu de loisir m'embarrasse très fort :
 je crains notre vieillard, qu'on attend d'heure en heure.
 Il n'a jamais aux champs fait si longue demeure ;
 Quelque charme puissant l'y retient arrêté ;
 920 S'il revient une fois, le mystère est gâté.
 Ô dieux ! C'est fait de nous, le voici qui s'avance ;
 Je ne sais quel frisson m'annonçait sa présence.
 Parmenon, cependant que tout seul il discourt,
 Va te précipiter, ce sera ton plus court ;
 925 Qui pourrait toutefois choisir une autre voie ?
 Le vieillard est plus doux qu'il ne veut qu'on le croie :
 L'amour pour ses enfants, qu'il laisse à l'abandon,
 Fait qu'il me reste encor quelque espoir de pardon ;
 Usons à cet abord d'un peu de complaisance.

SCÈNE VII.

Damis, Parmenon.

PARMENON.

930 Je me plaignais, Monsieur, de votre longue absence.

DAMIS.

En ma maison des champs je trouve un goût exquis,
Et ne fis jamais mieux qu'alors que je l'acquis.

PARMENON.

Sophrone et vos enfants sont d'avis tout contraire.

DAMIS.

935 Les voir changer d'humeur n'est pas ce que j'espère :
Bien loin de se réduire au champêtre séjour,
Ma femme aime à causer, mon aîné fait l'amour.

PARMENON.

Cette façon d'agir plairait à peu de pères :
Quand il s'agit d'amour, presque tous sont sévères ;
À cet âge impuissant lorsqu'ils sont arrivés,
940 Ils donnent des conseils qu'ils n'ont point observés.

DAMIS.

Quant à moi, je me rends plus juste et plus commode :
Non qu'il faille en tout point que l'on vive à sa mode ;
Mais aimer quelque peu ne fut jamais blâmé,
Et moi-même autrefois je m'en suis escrimé.
945 Il est vrai que le gain n'en vaut pas la dépense :
Aux uns il faut présents, aux autres récompense,
Corrompre les valets, et les entretenir ;
Mais les dieux m'ont toujours donné pour y fournir.
Si je fais peu d'acquêts, que mes fils s'en accusent ;
950 C'est eux, et non pas moi, qu'après tout ils abusent.
Ayant connu d'abord mon esprit indulgent,
L'aîné va, ce me semble, un peu vite à l'argent ;
Des beautés de Thaïs son âme est fort touchée ;
Et bien qu'il m'ait tenu cette flamme cachée,
955 J'en sais plus qu'il ne croit, et le souffre aisément :
Thaïs vaut qu'on l'estime, à parler franchement ;
Peu voudront toutefois qu'elle entre en leur famille :
Veuve, on la doit priser un peu moins qu'une fille ;
Notre ville est féconde en partis bien meilleurs,
960 Et mon fils, après tout, doit s'adresser ailleurs.
Pour un choix plus sortable il faut qu'il se dispose :
Je t'en veux, Parmenon, proposer quelque chose.
Mais où sont mes enfants ? Je les voudrais bien voir.

PARMENON.

Votre aîné, par malheur, est absent d'hier au soir.

DAMIS.

965 D'où pourrait provenir un si soudain voyage ?
N'est-il point arrivé quelque noise en ménage ?

PARMENON.

Je ne sais.

DAMIS.

Plût aux dieux que quelque changement
Lui fit prendre bientôt un autre sentiment !
Mais comme sans leur aide il ne se peut rien faire,
970 Allons leur de ce pas recommander l'affaire.

ACTE IV

SCÈNE I.

Chérée, déguisé en eunuque ; Pamphile.

CHÉRÉE.

C'est trop rêver, Pamphile, et mon zèle indiscret
Ne saurait plus souffrir cet entretien secret.
Dans quelques doux pensers qu'une âme soit plongée,
Souvent elle a besoin d'en être dégagée,
975 Et, lorsqu'on l'abandonne à ce triste plaisir,
Elle songe à ses maux avec plus de loisir.
Souffrez donc...

Penser : nom masculin au XVIIème pour « pensée ».

PAMPHILE.

C'est assez, et ta bonté m'oblige,
Quoique le noir chagrin qui sans cesse m'afflige
Empêche mon esprit d'en pouvoir profiter.

CHÉRÉE.

980 Et qu'auriez-vous, Pamphile, à vous tant attrister ?
Vous êtes jeune et belle, et, si je l'ose dire,
Ce sont les seuls trésors où toute femme aspire.

PAMPHILE.

Je suis jeune, il est vrai ; pour belle, on me le dit :
Ce discours près du sexe est toujours en crédit ;
985 Mais quand de pareils dons le Ciel m'aurait comblée,
À peine en verrais-tu mon âme moins troublée ;
L'objet de mes malheurs me touche beaucoup plus.
Les dieux nous vendent cher tous ces biens superflus ;
Souvent par mille maux nous en payons l'usure.

CHÉRÉE.

990 C'est que l'esprit humain en prend mal la mesure ;
Injuste en son estime autant qu'en ses désirs,
Il compte les douleurs, sans compter les plaisirs.

PAMPHILE.

Ne me crois pas, Doris, d'une âme si légère :
Sans amis, sans parents, et partout étrangère,
995 J'ai sujet de rêver, et tu n'en verras point

Que le sort obstiné persécute à tel point.

CHERÉE.

Chacun pense le même, et moi comme tout autre ;
Le mal d'autrui n'est rien quand nous parlons du nôtre.
Vous vous croyez en butte aux plus sensibles coups ;
1000 Je sais tel qui pourrait en dire autant que vous.
Celui dont je vous parle est un autre moi-même ;
Il me ressemble assez, et souffre un mal extrême
Pour certaine beauté qui vous ressemble aussi.
Et qui fuit, comme vous, l'amour et son souci.

PAMPHILE.

1005 Si j'étais cet ami, j'affranchirais mon âme
Des injustes liens de l'objet qui l'enflamme.

CHERÉE.

Si vous étiez l'objet des vœux qu'il a conçus ?

PAMPHILE.

Peut-être qu'à la fin ses vœux seraient reçus.

CHERÉE.

Qui vous dirait ceci pour préparer votre âme ?
1010 Tout de bon, si quelqu'un vous découvrirait sa flamme,
N'étant rien ici-bas qui ne puisse arriver
(J'entends à quelque fin que l'on doive approuver),
Agréeriez-vous son offre ? et votre âme touchée
Prendrait-elle plaisir à s'en voir recherchée ?

PAMPHILE.

1015 Selon ce qu'il aurait d'aimable et de parfait.

CHERÉE.

Je le suppose riche, honnête, assez bien fait,
D'âge au vôtre sortable, enfin tel, à tout prendre
Qu'aux partis les plus hauts il ait droit de prétendre.

PAMPHILE.

J'aime ces qualités dont il serait pourvu ;
1020 Mais, pour en bien parler, il faudrait l'avoir vu.

CHERÉE.

Vous le voyez, Pamphile, et vous allez connaître
Un feu qui ne peut plus s'empêcher de paraître.
Par un excès d'amour, sous cet habit trompeur
Je me suis pour esclave offert à votre soeur ;
1025 Né libre cependant, on m'appelle Cherée ;
La noblesse des miens ne peut être ignorée :
Peu de partis ici voudraient me refuser ;
Mon zèle est toutefois plus que tout à priser ;
Ne le dédaignez point. Quoi ! Vous fuyez, Pamphile ?

PAMPHILE.

1030 Insolent, quitte-moi, ta fourbe est inutile.
Pythie !

CHERÉE.

Auparavant, encore un mot ou deux.

PAMPHILE.

Qui t'a fait entreprendre un coup si hasardeux ?
En vain tu fais servir ces honneurs à ta flamme :
L'espoir d'y prendre part n'aveugle point mon âme ;
1035 Le Ciel m'a faite esclave, il est vrai ; mais crois-tu
Que cette qualité répugne à la vertu ?

CHERÉE.

Qui le croirait, Pamphile, après vous avoir vue ?
Les sévères appas dont vous êtes pourvue
Désespèrent les coeurs qu'ils viennent d'enflammer ;
1040 Mais sous le nom d'hymen s'il est permis d'aimer,
Loin de votre pays, esclave et délaissée,
Où pourriez-vous ici porter votre pensée ?
Par là je n'entends point mépriser vos appas :
Le mérite en est grand ; mais l'heur n'y répond pas.
1045 Tant que l'effort des ans en détruit l'empire,
Assez d'amants viendront vous conter leur martyre ;
Assez d'amants aussi, d'un discours mensonger,
Vous offriront un coeur toujours prêt à changer.
Devant que vous soyez à leurs voeux exposée,
1050 Prévenez le dépit de vous voir abusée ;
Faites un choix plus sûr, il vous est important.

PAMPHILE.

Peut-être dans ta foi n'es-tu pas plus constant.

CHERÉE.

Pamphile ! Croyez-en ces soupirs et ces larmes.

PAMPHILE.

Ah ! cesse d'employer le secours de leurs charmes,
1055 Ôte-moi ta présence, engage ailleurs ta foi ;
Veux-tu rendre mon coeur plus esclave que moi ?
Va, ne réplique point, étouffe ton envie ;
Crains d'attacher tes jours aux malheurs de ma vie ;
Va-t'en, laisse-moi seule et me plaindre et souffrir.

CHERÉE.

1060 Un sort plus favorable en vos mains vient s'offrir.

PAMPHILE.

Ce n'est point l'intérêt qui me rendra facile ;
Et si je cède... hélas ! achève pour Pamphile.

Que sert de m'expliquer ? Tu lis dedans mon sein.

CHERÉE.

Et que rencontrez-vous d'injuste en ce dessein ?

PAMPHILE.

1065 Je ne sais, je crains tout, je suis irrésolue ;
Va briguer quelque voix sur mon coeur absolue.

CHERÉE.

Que je tienne de vous l'espoir d'un si grand bien !

PAMPHILE.

Sans l'aveu de Thaïs je ne te promets rien ;
Elle a sur mes désirs une entière puissance :
1070 Ce que j'aurais aux miens rendu d'obéissance,
Je le dois à ses soins, par qui j'espère enfin
Retrouver mes parents, et changer de destin.

CHERÉE.

Pamphile, songez-y, la chose est importante ;
Et puisqu'en vos malheurs un moyen se présente,
1075 Ne le rejetez pas : il est en votre main.

PAMPHILE.

Qui me peut garantir ce discours incertain ?

CHERÉE.

Moi-même.

PAMPHILE.

Un tel garant n'assure point mon âme :
Quand vous voulez montrer l'effet de votre flamme,
Un parent, un tuteur, un ami bien souvent,
1080 Font que de tels projets il ne sort que du vent ;
Quelquefois, pour changer, ils vous servent d'excuse.

CHERÉE.

Contre ces lâchetés, dont chacun nous accuse,
Je n'oppose qu'un mot : dans trois jours au plus tard,
Si l'effet ne s'en voit ou d'une ou d'autre part,
1085 Vous pourrez m'accuser de parjure et de feinte ;
Mais aussi jusque-là suspendez votre crainte,
Et faites de mes vœux un meilleur jugement.

PAMPHILE.

Le terme n'est pas long, j'y consens aisément.
Mais je vous interdis cependant ma présence,
1090 Comme un juste moyen d'expier votre offense.

CHERÉE.

L'arrêt est rigoureux, le crime étant léger :
J'obéirai pourtant ; mais, pour m'encourager,

Adoucissez la peine à ma ruse imposée :
Cette faveur m'importe, et vous est fort aisée.

PAMPHILE.

1095 Que me demandez-vous ?

CHERÉE.

Pour m'élever aux cieux,
Il ne faut qu'un aveu de la bouche ou des yeux.

PAMPHILE.

Hé bien, je vous l'accorde ; est-ce assez vous complaire ?

CHERÉE.

Je partirai content après un tel salaire ;
Cependant joindrez-vous vos vœux à mon transport ?

PAMPHILE.

1100 Qu'il ne tienne à cela que tout n'aille à bon port !

CHERÉE, baisant la main de Pamphile.

Que je jure en vos mains une amour éternelle !

PAMPHILE.

Je trouve du serment la mode un peu nouvelle.

CHERÉE.

Ne blâmez point l'excès où mon zèle est tombé.

PAMPHILE.

Il lui faut bien donner ce qu'il m'a dérobé.

CHERÉE.

1105 Ah ! dieux ! quelles douceurs où mon âme se noie !
Soulagé du tourment, je me meurs de la joie ;
Au prix de vos baisers tout me semble commun :
Pamphile, seulement encor la moitié d'un.

PAMPHILE.

Vous en pourriez mourir, et j'aime votre vie.

CHERÉE.

1110 L'hymen saura bientôt en combler mon envie,
Pour un que vous m'avez aujourd'hui retenu.

PAMPHILE.

Aussi n'en meurt-on plus quand ce temps est venu.

CHERÉE.

Si jamais envers vous je change de pensée,
Me punissent les dieux d'une mort avancée !

PAMPHILE.

1115 Vous promettez beaucoup.

CHERÉE.

Je ferai beaucoup plus.
Sans employer le temps en discours superflus,
Je m'en vais de ce pas en parler à mon père :
Dès demain vous saurez ce qu'il faut que j'espère.
Et quand, par une humeur sévère ou d'intérêt,
1120 Il aurait contre nous prononcé quelque arrêt,
Nous pourrions passer outre, et fléchir son courage :
Il sera fort aisé de calmer cet orage.

PAMPHILE.

Thaïs, si vous sortez, aura soupçon de moi.

CHERÉE.

Je reviendrai bientôt vous confirmer ma foi.

SCÈNE II.

PAMPHILE.

1125 Je ne puis trop priser son ardeur généreuse ;
Loin des miens, après tout, la rencontre est heureuse :
Je dis loin, quoique ici l'on m'ait donné le jour,
Et que tous mes parents y fissent leur séjour.
Ô dieux ! si mon soupçon se trouvait véritable,
1130 Si j'étais pour Cherée un parti plus sortable,
Et qu'à cette beauté, dont il me semble épris,
L'éclat de la naissance ajoutât quelque prix,
Serait-il une fille au monde plus heureuse ?
Peu s'en faut que déjà je n'en sois amoureuse.
1135 J'entends du bruit, sortons ; on peut nous écouter.

SCÈNE III.
Thaïs, Pythie.

PYTHIE.

Ah ! que j'ai de secrets, Madame, à vous conter !
Mais ne le dites pas, vous me feriez querelle.
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS.

Qui ?

PYTHIE.

Faut-il demander ? Ce beau présent de foin :
1140 Fût-il en Éthiopie, ou bien encor plus loin !

THAÏS.

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE.

Chacun n'a pas été comme vous à l'école ;
Je m'entends.

THAÏS.

C'est assez.

PYTHIE.

Ceci nous doit ravir.
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour la servir,
1145 Il fallait un eunuque ; et le bon de l'affaire
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savait faire.

THAÏS.

Que peut-il avoir fait ?

PYTHIE.

Me le demandez-vous ?

THAÏS.

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE.

Je n'en sais rien au vrai ; toutefois je m'en doute.

THAÏS.

1150 Ce sont là des discours si clairs qu'on n'y voit goutte.

PYTHIE.

Votre soeur a tantôt, pour ne rien déguiser,
Laiissé prendre à Doris sur sa main un baiser.
Savez-vous quel baiser ?

THAÏS.

Fort froid, je m'imagine.

PYTHIE.

En bonne foi, j'ai cru qu'il y prendrait racine :
1155 Ce n'était point semblant, car même il a sonné.
Si par mon serviteur un tel m'était donné,
je n'en fais point la fine, il me rendrait honteuse.
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse.

THAÏS.

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect ;
1160 Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect :
Les baisers de Doris sont baisers sans malice,
Il en faudrait beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE.

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connais rien.
Ah ! que n'ai-je entendu leur premier entretien !
1165 Mais, au cri de Pamphile étant vite accourue,
Comme en quelques endroits la porte était fendue,
Il m'est venu d'abord un désir curieux
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage ;
1170 Que votre soeur ne peut prétendre davantage ;
Que Doris est pour elle un assez bon parti ;
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS.

Ton récit est confus, j'ai peine à le comprendre.

PYTHIE.

Aussi ne pouvait-on qu'à moitié les entendre.
1175 Voilà ce que j'en sais, fondez votre soupçon.
Doris n'est point esclave, au moins à sa façon :
Je ne sais quoi de grand paraît sur son visage ;
Tels valets ne sont point sans doute à notre usage.
À force d'y rêver, mon esprit s'est usé.
1180 Madame, si c'était quelque amant déguisé !
Telle fourbe en amour souvent s'est publiée.

THAÏS.

Ma soeur se serait-elle à ce point oubliée ?
J'ai cru sur sa vertu me pouvoir assurer.

PYTHIE.

En ce monde il ne faut jamais de rien jurer :
1185 Les prudes bien souvent nous trompent au langage.

THAÏS.

Qu'est devenu Doris ?

PYTHIE.

Il a troussé bagage.

THAÏS.

Il fallait tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE.

J'étais hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

THAÏS.

Au retour de Phédrie on en saura l'histoire.

PYTHIE.

1190 C'est ce que j'oubliais, tant j'ai bonne mémoire :
A peine vous sortiez qu'il m'est venu trouver.

THAÏS.

Je le croyais aux champs.

PYTHIE.

Il en vient d'arriver.
« De longtemps, m'a-t-il dit, je connais ton adresse ;
Tu sais la passion que j'ai pour ta maîtresse :
1195 De m'en priver deux jours hier au soir je promis,
Et crus qu'allant trouver aux champs quelques amis,
Ils pourraient de ce temps adoucir l'amertume ;
Mais à nul autre objet mon oeil ne s'accoutume,
De nul autre entretien mon esprit n'est charmé.
1200 Je pourrais vivre un siècle avec elle enfermé ;
Vivre sans elle un jour m'est un trop grand supplice,
Et je ne suis pas sûr que ceci s'accomplisse
Sans que vous y perdiez la fleur de vos amis.
Si de ce long exil un jour ne m'est remis,
1205 Je ne donnerais pas un denier de ma vie.
Pour le souffrir je crois que tu m'es trop amie :
Fais valoir cet ennui qui cause mon retour ;
Dis que Thrason pour elle a beaucoup moins d'amour,
Qu'il prescrit trop de lois et se rend incommode.
1210 Je t'abrège ceci, pour l'étendre à ta mode. »
Voilà ce qu'il m'a dit, et tiens qu'il a raison.
Plutôt que de me voir caresser par Thrason,
J'aimerais cent fois mieux que l'autre m'eût battue.
Le soldat est trop vain, sa présence me tue :
1215 Il n'a qu'une chanson dont il nous étourdit ;

Et, hors de ses exploits, c'est un homme interdit ;
Puis, qu'on soit toute à lui : ma foi, l'on s'y dispose.

THAÏS.

Que veux-tu ? jusqu'ici ma soeur en est la cause.

PYTHIE.

1220 Ne dissimulez plus, vous avez votre soeur
Mais devrais-je parler avecque tant d'ardeur
Pour ce donneur d'eunuque à la mode nouvelle ?

THAÏS.

Peut-être en le donnant l'a-t-il cru plus fidèle

PYTHIE.

Envoyez-le quérir, vous l'entendrez parler.

THAÏS.

Comment, s'il vient ici, le pourra-t-on celer ?

PYTHIE.

1225 Quand Thrason le saura, vous avez votre compte. .

THAÏS.

Je ne saurais tromper sans scrupule et sans honte.
Qu'on cherche toutefois Phédrie et son présent.

PYTHIE.

Vos gens les trouveront au logis à présent ;
Dorie aura bientôt traversé cette rue.

SCÈNE IV.

THAÏS.

1230 À l'entendre parler, elle en doit être crue ;
Qu'un esclave pourtant se soit fait écouter,
À moins que l'avoir vu, j'ai sujet d'en douter :
Ma soeur fit toujours cas d'une vertu sévère.
Ceci n'est point d'ailleurs arrivé sans mystère ;
1235 Phédrie ou Parmenon m'ont joué quelque tour ;
Mais quoi ! la tromperie est permise en amour.
Je ne dois seulement accuser que Pamphile :
Aux désirs d'un amant se rendre si facile
Ni grâces ni faveurs ne savoir ménager,
1240 Ce n'est pas le moyen de pouvoir l'engager :
Trop d'espoir à l'abord en étouffe le zèle.
Ah ! que si j'eusse été fille encore comme elle !...
Mais ne nous plaignons point, et laissons tous ces vœux.
Ne pouvoir disposer d'un seul de ses cheveux,
1245 D'un seul de ses désirs, d'un moment de sa vie,
N'est pas une fortune à donner de l'envie :

Les maris sont jaloux, ou bien sans amitié.
Tel qui ne nous voyait, disait-il, qu'à moitié,
Quand il est possesseur, cherche ailleurs sa fortune
1250 Une femme en deux jours leur devient importune ;
Il faut, sans murmurer, souffrir leur peu de foi,
Et c'est là le plus dur de cette injuste loi.
Ce n'est qu'avec regret qu'en perdant ma franchise
Pour la seconde fois on m'y verra soumise ;
1255 Et je crains que ma soeur n'en dise autant aussi.
La pourvoir d'un époux est mon plus grand souci :
Ce qui convient à l'une est à l'autre incommode ;
Et si c'est mon talent que de vivre à la mode,
Dans un autre dessein je dois l'entretenir.

SCÈNE V.

Phédrie, Thaïs, Pythie ; Dorus, Véritable eunuque ; Dorie.

PYTHIE.

1260 Dorie est de retour, vos gens S'en vont venir ;
Les voici. Mais quel homme accompagne Phédrie ?
Est-ce pour se moquer, ou pour nous faire envie ?
Ô l'agréable objet, et digne d'être vu !

PHÉDRIE.

1265 Mon retour en ces lieux est peut-être imprévu ;
Vous ne n'attendiez pas après tant d'assurances.

PYTHIE.

Toujours de la façon trompez nos espérances.
La surprise nous plaît pourvu que le soldat
Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

PHÉDRIE.

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

THAÏS.

1270 Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave
Que pour servir ma soeur vous aviez acheté,
Et que votre valet m'a tantôt présenté ?

PHÉDRIE.

Le voilà.

THAÏS.

Quoi ! cet homme à la peau si flétrie ?
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie ?

PYTHIE.

1275 Qui n'aurait point eu d'yeux serait bien attrapé.

PHÉDRIE.

Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée ?

PYTHIE.

L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée ;
Il ne saurait avoir que vingt ans tout au plus,
1280 Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHÉDRIE.

Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS, regardant Dorus.

Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHÉDRIE, à Dorus.

Es-tu double ? Viens çà, réponds sans hésiter.

DORUS.

Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter.

PHÉDRIE.

1285 Quoi prêter ?

DORUS.

Mon habit.

PHÉDRIE.

À quel homme ?

DORUS.

À Chérée.

THAÏS.

N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHÉDRIE.

D'où saurais-tu son nom ?

DORUS.

Pannenon me l'a dit.

PHÉDRIE.

Mais je te trouve encor couvert du même habit

DORUS.

Incontinent après il me l'est venu rendre

PHÉDRIE.

1290 À moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre

THAÏS.

Lui hors, on vous dira le tout de point en point

PHÉDRIE, à Dorus.

Va, retourne au logis, et ne t'éloigne point.

SCÈNE VI.

Phédrie, Thaïs, Pythie.

PHÉDRIE.

Que direz-vous enfin de ma foi violée ?
Si l'aise de vous voir pour un peu reculée
1295 A rendu mon esprit toujours inquieté,
Si le jour, loin de vous, me paraît sans clarté,
Si je veille au plus fort de l'ombre et du silence,
Jugez ce que ferait u . ne plus longue absence ;
Et si mon amour craint le seul éloignement,
1300 Jugez ce que ferait un triste changement.

THAÏS.

Il faudra toutefois y résoudre votre âme ;
Nous verrions à la fin soupçonner notre flamme :
Mon coeur accorde mal ce différent souci ;
Et si vous m'êtes cher, l'honneur me l'est aussi.

PHÉDRIE.

1305 Cette vertu me charme en redoublant ma peine :
Vous méritez, Thaïs, une amour plus certaine ;
Dans une autre saison je saurais y pourvoir ;
Mon coeur, comme le vôtre, a soin de son devoir.
Je ne vous aime pas pour faveur que j'obtienne :
1310 L'aveu de mes parents, ou leur mort, ou la mienne,
Feront voir que ce coeur, prêt à se déclarer,
S'il ne doit avoir tout, ne veut rien espérer.

THAÏS.

De quoi me peut servir cette ardeur généreuse ?
Pour plaire à vos parents, je suis trop malheureuse ;
1315 Se fonder sur leur mort est un but incertain :
On se trompe souvent aux ordres du destin.
Le reste me fait peur, et jusque-là mon âme
Voyait avec plaisir l'effort de votre flamme ;
Faites un choix plus sûr, suivez votre devoir,
1320 Et croyez que je puis vous aimer sans vous voir.

PHÉDRIE.

N'essayez point, Thaïs, de me rendre coupable ;
D'un si lâche dessein je me trouve incapable ;
Puisqu'un autre devoir se joint à mon désir,
Je me rends au plus fort, et n'ai point à choisir.

SCÈNE VII.

Phédrie, Thaïs, Pythie, Dorie.

DORIE.

1325 Un Monsieur tout chargé de clinquant vous demande.

THAÏS.

C'est Chremès, car voici deux jours que je le mande.
Qu'il monte ; et toi, Pythie, entretiens-le un moment.
Nous, allons voir ma soeur sur cet événement.

PYTHIE.

Comment ? seule avec lui ?

PHÉDRIE.

Que tu fais la sacrée !

PYTHIE.

1330 Quoi ! vous semblé-je donc une chose sacrée
Qu'on n'oserait toucher ?

THAÏS.

J'approuve ton souci ;
Mais, tant qu'avec Pamphile on se soit éclairci,
Défends-toi, si tu peux, et garde qu'il s'ennuie.

PYTHIE.

Je l'entends, sortez vite.

SCÈNE VIII.

Chranès, Pythie.

CHREMÈS.

Et quoi ! voilà Pythie ?
1335 J'ai cru que pour sa noce on venait me prier. .

PYTHIE.

Je n'ai garde, Monsieur, de me tant oublier.

CHREMÈS.

Que me veut donc Thaïs ?

PYTHIE.

Elle s'en va descendre.

CHREMÈS.

Je ne me lasse point jusqu'ici de l'attendre :
Me pût-elle deux jours laisser seul avec toi !

PYTHIE.

1340 Si vous prenez plaisir à vous moquer de moi,
Exercez votre esprit, n'épargnez point Pythie :
Elle souffrira tout, de peur qu'il vous ennuie.

CHREMÈS, lui voulant mettre la main au sein.

Souffriras-tu ceci ?

PYTHIE.

Monsieur, arrêtez-vous.
Que ces hommes, voyez, sont fins au prix de nous !
1345 Ils songent dès l'abord toujours à la malice ;
Je suis pour tels galants trop simple et trop novice :
Une autre fois, Monsieur, vous ne m'y tiendrez pas

CHREMÈS.

Tu veux donc qu'en t'aimant je souffre le trépas ?

PYTHIE.

Assez dans votre sexe on se meurt de parole ;
1350 Je crois que vous allez chacun en même école,
Rien qu'un même discours ne vous sert sur ce point.
Tandis qu'ils sont vermeils et remplis d'embonpoint,
Messieurs sèchent sur pied, du moins à ce qu'ils disent ;
En avons-nous pitié, les galants nous méprisent.

CHREMÈS.

1355 Et puis passer pour simple envers moi tu prétends ?

PYTHIE.

Quand Madame le dit, quelquefois je l'entends ;
Ce sont propos d'amour trop fins pour ma boutique,
Et je n'en sus jamais le train ni la pratique.

CHREMÈS.

1360 À propos de Madame, a-t-elle encor Thrason ?
Je suis, comme tu sais, ami de la maison ;
Pourquoi ne veux-tu pas renouer connaissance ?

PYTHIE.

Mais, à propos aussi, d'où vient la longue absence
Dont vous avez payé l'accueil qu'on vous faisait ?

CHREMÈS.

De ce beau fanfaron qu'alors elle prisait.

PYTHIE.

1365 Peut-être.

CHREMÈS.

Je l'ai cru : n'en voit-elle point d'autre ?

PYTHIE.

Vous savez ce logis qui regarde le nôtre ?

CHREMÈS.

Un des fils de Damis est encor sur les rangs ?

PYTHIE.

L'aîné.

CHREMÈS.

J'en suis ravi, car nous sommes parents :
Surtout il a de quoi te donner tes étrennes.

PYTHIE.

1370 Qui, lui ? c'est petit gain, je n'y perds que mes peines.

CHREMÈS.

Que fera-t-il du bien par les siens amassé ?

PYTHIE.

Chacun serre son fait, le bon temps est passé.

CHREMÈS.

Tu ne te plaindrais pas, si j'étais en sa place ;
Et j'ai quelque présent qu'il faut que je te fasse.

PYTHIE.

1375 Faites, vous n'oseriez.

CHREMÈS.

Aussi, pour m'en payer...

PYTHIE.

Vers Thaïs, n'est-ce pas, il se faut employer ?

CHREMÈS.

Que tu détournes bien les coups que l'on te porte !

PYTHIE.

J'ai cru qu'il le fallait entendre de la sorte.

**CHREMÈS, tirant de son doigt un diamant, et le
présentant à Pythie.**

Pour me mieux expliquer, tiens, veux-tu cet anneau ?

PYTHIE, le recevant, et l'ayant regardé.

1380 Je ne m'engage à rien, quoiqu'il me semble beau.

CHREMÈS, lui voulant mettre la main au sein.

Si veux-je pour ce coup que ma main se hasarde.

PYTHIE, se retirant, et repoussant sa main.

Il vous faut des tétons ! vraiment on vous en garde !

CHREMÈS.

Mauvaise, laisse-m'en au moins un à tenir.

PYTHIE.

Arrêtez-vous, Monsieur ; j'entends quelqu'un venir.

SCÈNE IX.
Chremès, Pythie, Dorie.

DORIE.

1385 Madame est un peu mal, et je viens pour vous dire...

CHREMÈS.

Que je monte ?

DORIE.

Oui, Monsieur.

CHREMÈS.

J'étais en train de rire.
Foin de la messagère, et de son compliment !
Un beau coup m'est rompu par elle assurément !
De l'endroit où j'en suis souviens-toi bien, Pythie ;
1390 Car je veux à demain remettre la partie.

ACTE V

SCÈNE I.

GNATON, sortant de chez Thaïs.

Tu me fais donc chasser, femme ingrate et sans foi !
Est-ce ainsi que l'on traite un agent comme moi ?
Quoi ! respecter si peu ce sacré caractère !
Le nom d'ambassadeur, que partout on révère,
1395 Est ici méprisé par ce sexe inhumain,
Qui même sur l'autel irait porter sa main !
Est-il chose assez sainte à l'endroit d'une femme ?
Ni respect, ni serment, ne peut rien sur son âme ;
Elle viole tout sans honte et sans souci.
1400 À moins que d'apporter, je n'ai que faire ici :
À peine a-t-on reçu le présent de mon maître,
Qu'aucun de ce logis ne le veut plus connaître.
Si pourtant mon avis n'en est point dédaigné,
On l'y verra tantôt, et bien accompagné.
1405 Mais j'aperçois Damis ; aurait-il pu m'entendre ?
Adieu, pauvre logis, tu n'as qu'à nous attendre !

SCÈNE.

II Damis, Parmenon.

DAMIS.

Depuis qu'encore enfant tu me fus présenté,
Ton zèle à me servir s'est toujours augmenté ;
Aussi t'ai-je donné mes deux fils à conduire :
1410 Parmenon, si tu peux à l'hymen les réduire,
Pour prix de tes travaux, je te veux affranchir.
Peut-être que l'aîné ne se pourra fléchir ;
Son amour pour Thaïs est encore un peu forte ;
Entrepris mon cadet : qui des deux il n'importe.
1415 Dès lors que j'en verrai l'un ou l'autre soumis,
Tu te peux assurer de ce qu'on t'a promis.

PARMENON.

Je ne refuse point un si digne salaire ;
Mais rien que mon devoir ne m'excite à bien faire ;
Vous m'y voyez, Monsieur, déjà tout préparé.

1420 Non que je m'en promette un succès assuré :
Il est des plus douteux du côté de Phédrie,
J'ai beau parler d'hymen, c'est en vain qu'on le prie ;
Tout autre m'entendrait, lui seul me semble sourd.

DAMIS.

Je m'en promettais mieux, lorsque son prompt retour
1425 A détruit mes projets fondés sur son voyage.

PARMENON.

On n'en rencontre point qui tiennent leur courage ;
Tous ces fréquents dépits font peu pour ce regard ;
Riottes entre amants sont jeux pour la plupart ;
Vous les trouverez tous bâtis sur ce modèle :
1430 Un mot les met aux champs, demi-mot les rappelle ;
Et, tout considéré, ce qu'on peut faire ici,
C'est d'en remettre au temps la cure et le souci.
Quant à votre cadet, j'en espère autre chose.

DAMIS.

Qu'il s'assure de moi quelque objet qu'il propose.
1435 Un autre aurait voulu s'en réserver le choix ;
Mais n'étant pas d'humeur à prendre tous mes droits,
Si la beauté lui plaît, j'entends qu'il se contente,
Et la dot d'une bru ne fait point mon attente.
Il me peut satisfaire et suivre son désir,
1440 Pourvu que de naissance il sache la choisir.
Ceci les réduirait, s'ils étaient tous deux sages.
J'ai du bien, grâce aux dieux, assez pour trois ménages ;
Il ne m'est plus besoin de former d'autres vœux
Que de me voir bientôt renaître en mes neveux,
1445 Et qu'un petit Cherée entre mes bras se joue.

PARMENON.

Votre désir est juste, et, pour moi, je le loue.

DAMIS.

Je m'en suis, Parmenon, si fort entretenu,
Que je crois déjà voir mon cadet revenu.

PARMENON.

Vous le verrez aussi, dormez en assurance ;
1450 Je ne suis pas devin, mais j'ai bonne espérance.
Qui vous en parlerait Monsieur, dès aujourd'hui ?

DAMIS.

Tu flattes un peu trop l'amour que j'ai pour lui.

PARMENON.

Il n'est, à mon avis, que d'avancer matière.

DAMIS.

Je remets en tes mains mon espérance entière.

Riotte : Petite querelle ou difficulté qui arrive souvent dans le ménage, ou dans les sociétés. [F]

PARMENON.

1455 Il s'en faut assurer le plus tôt qu'on pourra.

DAMIS.

Agis, parle, dispose ainsi qu'il te plaira ;
Tâche à me rendre heureux par un double hyménée :
Si l'aîné pour Thaïs tient son âme obstinée,
Je consens qu'il l'épouse avant la fin du jour.
1460 D'abord il te faudra combattre son amour,
Et, s'il ne se rend point, lui redonner courage.
Tu me vois, grâce aux dieux, assez sain pour mon âge ;
Mais si la mort nous trompe, et rend libre mon fils,
Il conclura l'affaire, ou peut-être encor pis.
1465 Je remets, Parmenon, le tout à ta prudence.
De leurs plus grands secrets ils te font confidence :
Ménage ton crédit, et m'avertis de tout ;
Il n'y faut plus penser, si tu n'en viens à bout.
Je m'en vais cependant trouver Archidemide :
1470 Par des tours de chicane un voisin l'intimide ;
Tu peux en voir l'avis qu'il me vient d'envoyer.
À les mettre d'accord on devrait s'employer :
Il ne s'agit enfin que de fort peu de chose.
Cette lettre contient un récit de la cause,
1475 Mais si long, si confus, que je veux, sans tarder,
M'en instruire aujourd'hui, pour demain la plaider.

PARMENON.

Dites-lui qu'il abrège, et que votre présence
Ne nous manque au besoin par trop de complaisance.

DAMIS.

Il est long, en effet.

PARMENON.

Gardez de l'être, aussi.

DAMIS.

1480 Son logis, en tout cas, n'est qu'à trois pas d'ici.

PARMENON, seul.

Les voilà bien ensemble, et je tiens que le nôtre
À rebattre un discours l'emporte dessus l'autre.
Pour moi, j'ai de la peine à souffrir cet excès :
Quand un plaideur s'en vient m'enfiler son procès,
1485 Quelque excuse aussitôt m'épargne un mal de tête,
De peur d'être surpris la tenant toujours prête :
D'un « Mon Maître m'attend » j'interromps leur caquet.
Qu'Archidemide vienne, il aura son paquet,
Fût-il plus révérend cent fois qu'il ne nous semble.

SCÈNE III.

Chremès, Phédrie, Chérée, Parmenon.

PARMENON.

1490 Tous deux fort à propos je vous rencontre ensemble ;
Mais ce lieu m'est suspect, tirons-nous à l'écart.

CHREMÈS.

Adieu, dans vos secrets je ne veux point de part.

PHÉDRIE.

Vous pouvez demeurer, je sais votre prudence ;
On se peut devant vous ouvrir en confidence.
1495 Ne crains point, Parmenon.

PARMENON.

Le voulez-vous ainsi ?
Damis notre vieillard vient de partir d'ici...

PHÉDRIE.

Je savais son retour.

PARMENON.

Il sait aussi le vôtre ;
Et comme on peut tomber d'un discours en un autre,
M'ayant de vos amours longtemps entretenu,
1500 À des propos d'hymen il est enfin venu :
Qu'il se voyait déjà presque un pied dans la tombe ;
Qu'au faix de tant de biens chargé d'ans il succombe ;
Que, pour courir à tout n'étant plus assez vert,
Il se veut désormais tenir clos et couvert ;
1505 Caresser, les pieds chauds, quelque bru qui lui plaise ;
Conter son jeune temps ; banqueter à son aise :
« C'est là, ce m'a-t-il dit, le seul but où je tends ;
S'ils veulent voir mes jours plus longs et plus contents,
Il faut qu'un prompt hymen me délivre de crainte.
1510 Non que je leur impose une aveugle contrainte ;
Pour plus tôt les réduire à suivre mon désir,
Je leur laisse à tous deux le pouvoir de choisir
(Citoyenne, j'entends), du reste il ne m'importe :
Ennuyé des chagrins que l'âge nous apporte,
1515 Je ne demande plus qu'un entretien flatteur
Qui dessus mes vieux jours me mette en belle humeur.
Que l'un ou l'autre enfin choisisse une maîtresse.
L'amour de ces objets qu'on suit dans la jeunesse
Ne produit rien d'égal aux plaisirs infinis
1520 Que cause un sacré noeud dont deux coeurs sont unis.
Tu sais que les douceurs jamais ne s'en corrompent ;
Au lieu que ces amours, dont les charmes nous trompent,
Jamais à bonne fin ne peuvent aboutir.
On verra mon aîné trop tard s'en repentir :
1525 J'en ai su le retour aussitôt que l'absence ;

Ce changement soudain, cette molle impuissance,
M'empêchent d'espérer qu'il s'accorde à mes vœux ;
Mais, le cadet encor n'étant pas amoureux,
C'est là qu'il faut tourner l'effort de la machine ;
1530 Et de peur que Thaïs, ou quelque autre voisine,
Par son civil accueil ne l'aille retenir,
Sans perdre un seul moment il le faut prévenir.
S'il se pouvait, ô dieux ! que j'aurais d'allégresse !
Tu sais qu'il a longtemps voyagé par la Grèce :
1535 À peine en revient-il, et depuis son retour
Je ne vois point qu'encor il ait conçu d'amour.
Ses plaisirs ont été les chevaux et la chasse :
Avant qu'une maîtresse en son cœur ait pris place,
Peut-être son devoir ailleurs l'aura porté. »
1540 À ces mots le vieillard, en pleurant, m'a quitté.
C'est un père, après tout, il faut qu'on lui complaise.

PHÉDRIE.

Vraiment vous en parlez tous deux bien à votre aise ;
Si l'amour en vos cœurs régnait pour un moment,
Je vous verrais bientôt d'un autre sentiment.

PARMENON.

1545 Contre moi sans raison vous entrez en colère :
D'interprète, sans plus, je sers à votre père ;
Quoique vous m'entendiez parler en précepteur,
De tout ce long discours je ne suis point l'auteur ;
Vous voyez que ceci tient beaucoup de son style.

PHÉDRIE.

1550 Tu ne l'es pas non plus de la fourbe subtile
Dont mon frère, en eunuque aujourd'hui déguisé,
A chacun du logis par sa feinte abusé ?
Qui t'a rendu muet ? cherches-tu quelque excuse ?

CHERÉE.

C'est à moi qu'il vous faut imputer cette ruse ;
1555 Assez pour m'en distraire il s'est inquiété.
Enfin n'en parlons plus, c'est un point arrêté :
Gardez votre Thaïs, laissez-moi ma Pamphile ;
Et pendant que mon père est d'humeur si facile,
Allons lui proposer le choix que j'en ai fait.

PARMENON.

1560 Croyez-vous que d'abord il en soit satisfait ?
N'étant que ce qu'elle est, j'en aurais quelque crainte.

CHERÉE.

Quoi ! tu ne sais donc pas le succès de ma feinte ?

PARMENON.

Non, car toujours depuis j'ai demeuré chez nous.

CHERÉE.

Pamphile est citoyenne.

PARMENON.

1565 Ô dieux ! que dites-vous ?
Pamphile est citoyenne !

CHERÉE.

Et Chremès est son frère.
Te conter en détail comment il s'est pu faire
Demanderait peut-être un peu plus de loisir :
C'est assez que la chose, au gré de mon désir,
S'est naguère entre nous pleinement avérée.
1570 Outre que de sa soeur la foi m'est assurée,
Chremès ne me tient pas un homme à dédaigner ;
Il ne nous reste plus que mon père à gagner.

PARMENON.

Je vous le veux livrer au plus tard dans une heure.
Du vieillard au procès savez-vous la demeure ?
1575 C'est là qu'il nous attend.

PHÉDRIE.

Que mon frère est heureux
De se voir possesseur aussitôt qu'amoureux !
Chacun s'oppose au bien que mérite ma peine.
Thaïs n'a plus en moi qu'une espérance vaine :
Ne pouvant de discours plus longtemps l'amuser,
1580 J'ai promis de mourir, ou bien de l'épouser.
Mourons, puisque l'on n'ose en parler à mon père ;
Ce n'est que pour moi seul qu'il se montre sévère.
Adieu, je vais mourir.

PARMENON.

Attendez un moment.
J'ai par son ordre seul harangué vainement,
1585 Et par son ordre enfin je vous rends l'espérance.
Vous feriez beaucoup mieux d'user de déférence ;
Mais puisque tant d'amour loge dans votre sein,
Que cette amour d'ailleurs s'obstine en son dessein,
Vous irez jusqu'au bout, j'ose vous le promettre.
1590 Obtenez de Chremès qu'il se veuille entremettre,
Et, parlant pour tous deux, vous sauve un compliment
Qui vous ferait rougir dans son commencement.

CHREMÈS.

Je me tiens tout prié.

CHERÉE.

Nous vous en rendons grâce.

PHÉDRIE.

Ah ! Mon cher Parmenon, viens çà que je t'embrasse !

PARMENON.

1595 Il n'est pas encor temps.

SCÈNE IV.

Damis, Chremès, Phédrie, Chérée, Parmenon.

DAMIS.

Je reviens faire un tour :
Mon homme était absent, et j'attends son retour.
Mais j'aperçois nos gens qui consultent ensemble.

CHREMÈS.

Voilà, si ce n'est lui, quelqu'un qui lui ressemble.

DAMIS.

1600 Qu'a de commun Chremès avec leur entretien ?
C'e n'était qu'un, jadis, de son père et du mien :
Peut-être mes enfants lui content leur affaire.

CHÉRÉE, bas à Chremès.

Vite, car il s'approche.

CHREMÈS.

Allez, laissez-moi faire.

PARMENON, à Chérée.

1605 Ne sauriez-vous sans hâte attendre l'avenir ?
Votre tête à l'événement ne se peut contenir ;
D'un ton plus sérieux tâchez de lui répondre ;
Ne l'interrompez point, parlez sans vous confondre.

À Chremès

Vous, commencez le choc, et puis à notre tour
Vous nous verrez tous deux appuyer son amour.

DAMIS.

Comment vous va, Chremès ?

CHREMÈS.

1610 Et vous ?
Mieux qu'en jour de ma vie.

DAMIS.

De mille maux la vieillesse est suivie.

CHREMÈS.

Il se faut consoler, c'est un commun malheur.

DAMIS.

Damis a fait son temps, d'autres fassent le leur.
Mais à propos, Chremès, quand serai-je de fête ?
Pour rire à votre hymen dès longtemps je m'apprête :
1615 C'est une honte à vous d'être si vieux garçon,
Et je veux que mes fils vous fassent la leçon.
Quand voulez-vous quitter cette humeur solitaire ?

CHREMÈS.

Si je vous proposais une semblable affaire ?

DAMIS.

Pour qui ? pour mon cadet ?

CHREMÈS.

C'est de lui qu'il s'agit.

DAMIS.

1620 Je m'en suis bien douté, car même il en rougit.

CHREMÈS.

Je ne veux point penser un parti qui me touche ;
Ses louanges, Damis, siérait mal en ma bouche ;
Mais enfin l'alliance est assez à souffrir :
En un mot, c'est ma soeur que je vous viens offrir.

DAMIS.

1625 Votre soeur ! Vous rêvez : où l'auriez-vous trouvée ?

CHREMÈS.

À l'âge de quatre ans elle fut enlevée ;
On vient de me la rendre, et Thaïs l'a chez soi.
Afin que l'on ajoute à ceci plus de foi,
Dès lors que vous aurez achevé l'hyménée,
1630 La moitié de mes biens à ma soeur est donnée,
Avec espoir de tout, mais après mon trépas.
Quant à vous étaler tous ses autres appas,
Je ne m'en mêle point ; c'est à ceux qui l'ont vue.

PHÉDRIE.

Chacun sait la beauté dont Pamphile est pourvue.

CHERÉE.

1635 Qui la possédera doit s'estimer heureux.

PARMENON, à Damis.

Vous-même en deviendrez, je le gage, amoureux :
On ne s'en peut sauver, et fût-on tout de glace ;
J'estime sa beauté, mais j'admire sa grâce
Ne cherchez pas plus loin, Monsieur, et m'en croyez.

CHREMÈS, à Damis.

1640 Vous n'en sauriez juger si vous ne la voyez ;
Aussi bien faudra-t-il prouver cette aventure,
Quoique mon bien promis assez vous en assure :
Si ce n'était ma soeur, voudrais-je la doter ?
Beaucoup d'autres raisons m'empêchent d'en douter :
1645 L'âge et le temps du rapt peuvent servir d'indice ;
Ce qu'en dit mon valet, ce qu'en sait sa nourrice,
Une marque en son bras, une autre sur son sein.

DAMIS.

J'entre donc chez Thaïs, non pas pour ce dessein :
Il suffit de savoir la beauté de Pamphile.

CHREMÈS.

1650 Vous éclaircir de tout ne peut être inutile.

DAMIS.

Touchez là, je ne veux autre éclaircissement.

CHREMÈS.

Thaïs vous apprendra tout cet événement :
Sans l'ardeur de son zèle envers notre famille,
Je n'aurais point de soeur, vous n'auriez point de fille.
1655 Pamphile doit au soin que les siens en ont eu
Tout ce qu'elle a d'esprit, de grâce et de vertu.
Enfin, chacun de nous étant son redevable,
Pour moi, de ce côté je me tiens insolvable ;
Ma soeur ne l'est pas moins, son amant l'est aussi :
1660 Jugez qui de nous tous doit prendre ce souci.

DAMIS.

Mon aîné volontiers se charge de la dette.

CHREMÈS.

Que voulez-vous qu'il donne, ou du moins qu'il promette
Car donner maintenant n'est pas en son pouvoir.

DAMIS.

1665 Ce sera, je m'en doute, à Damis d'y pourvoir :
J'en suis content, Chremès, et veux, sans répugnance,

Marquer cet heureux jour d'une double alliance.
Ma joie et vos conseils, tout parle pour Thaïs ;
Nous n'avons à gagner que le coeur de mon fils :
N'appréhendez-vous point l'effort qu'il faudra faire ?

CHREMÈS.

1670 S'il s'est laissé gagner, il a su vous le taire ;
Que pouvait-il de plus que garder le respect ?
Il se tait même encore, et tremble à votre aspect.

DAMIS.

Ses yeux parlent assez, si sa langue est muette,
Et j'en tiens le silence une marque secrète.
1675 Que cet excès de joie avait peine à sortir !
Je vais prier Thaïs d'y vouloir consentir.
Pour épargner sa honte, attendez que j'en sorte.

SCÈNE V.

**Thrason, Gnaton, Chramès, Phédrie, Cherée,
Parmenon, Syrisce, Donax, Sanga, Simalion,
et autres personnages muets.**

THRASON.

Courage, compagnons ! commençons par la porte.

CHERÉE, bas à sa troupe.

Voici le capitain tout prêt de nous braver.

PHÉDRIE.

1680 Lui découvrirons-nous ce qui vient d'arriver ?

CHREMÈS.

Il vaut mieux en tirer le plaisir qu'on peut prendre.

CHERÉE.

Il ne nous a pas vus, cachons-nous pour l'entendre.

THRASON.

Simalion, Donax, Syrisce, suivez-moi :
Tu sauras ce que c'est d'avoir faussé ta foi,
1685 Déloyale Thaïs, et d'aimer un Phédrie.
Mais il nous manque ici de notre infanterie.

GNATON.

Le reste suit de près ; les ferai-je avancer ?

THRASON.

Tels coquins ne sont bons qu'à nous embarrasser.

GNATON.

J'en tiens pour votre bras le secours inutile.

THRASON.

1690 Par les cheveux d'abord je veux prendre Pamphile.

GNATON.

Très bien.

THRASON.

Et puis après, lui donner mille coups.

GNATON.

Ce sera fait, Seigneur, fort vaillamment à vous.

THRASON.

Pour Thaïs, tu peux dire, autant vaut, qu'elle est morte.

GNATON.

Dieux ! quel nombre d'exploits !

THRASON.

1695 Holà ! Simalion ! Voici votre quartier.
Rangeons cette cohorte.

GNATON.

C'est là ce qu'on appelle entendre le métier.

THRASON.

Et toi, Syrisce...

SYRISCE.

Au gros ?...

THRASON.

Non, conduis l'aile droite.

GNATON.

Je ne vois rien de tel qu'une vaillance adroite.

THRASON.

1700 Donax, prends ce bélier, et marche avec le gros.
Je ne vois point Sanga, vaillant parmi les brocs.
Sanga !

SANGA.

Que vous plaît-il ?

THRASON.

Tu manques de courage !

SANGA.

Ne faut-il pas quelqu'un pour garder le bagage ?

THRASON.

L'on ne te voit jamais combattre au premier rang.
Pourquoi tiens-tu ceci ?

SANGA.

Pour éteindre le sang.

THRASON.

1705 Est-ce avec un mouchoir que tu prétends combattre ?

SANGA.

La vaillance du chef et de ceux qu'il faut battre
M'ont fait croire, Seigneur, qu'on en aurait besoin,
Il faut pourvoir à tout.

THRASON.

N'a-t-on pas eu le soin
Des vivres qu'il faudra pour nourrir notre armée ?

GNATON.

1710 Oui, Seigneur ; et sachant qu'une troupe affamée
N'est pas de grand effet, j'ai laissé Sauvion
Pour mettre ordre au souper, et garder la maison.

THRASON.

Un autre emploi, Gnaton, se doit à ta prudence ;
Va commencer l'attaque, et montre ta vaillance
1715 Je donnerai d'ici les ordres du combat.
Jamais qu'en un besoin le bon chef ne se bat ;
Chacun commence à craindre aussitôt qu'il s'expose

GNATON.

Avecque vous sans cesse on apprend quelque chose :
Encore une leçon, je saurais le métier.

THRASON.

1720 Ce n'est pas pour néant qu'on me tient vieux routier.

CHERÉE, sortant d'où il était caché avec sa troupe.

Je n'en puis plus souffrir l'insolente bravade.

THRASON.

N'entends-tu rien, Gnaton ? Dieux ! c'est une embuscade.
Enfants, sauve qui peut ! car nous sommes trahis.
D'où peut être venu ce secours à Thaïs ?

DONAX.

1725 Le secours n'est pas grand, et nous pouvons nous battre.

THRASON.

Il faut tout éprouver avant que de combattre :
Le sage n'en vient point à cette extrémité,
Qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité ;
Quant à moi, j'ai toujours gardé cette coutume.

GNATON.

1730 Vous êtes pour le poil autant que pour la plume,
Bon en paix, bon en guerre, enfin homme de tout.

THRASON.

Qui peut sans coup férir mettre une affaire à bout,
Serait mal conseillé d'en user d'autre sorte.

CHERÉE.

Soldat, que cherchez-vous autour de cette porte ?

THRASON.

1735 Mon bien.

CHERÉE.

Quoi ! votre bien ?

THRASON.

Pamphile.

CHERÉE.

Est-elle à vous ?

Je n'aime point à rire, et suis un peu jaloux
Trêve de différend, ou vous verrez folie.

THRASON.

De grâce, contestons sans fougue et sans saillie ;
C'est belle chose en tout d'écouter la raison.
1740 Je soutiens que Pamphile appartient à Thrason.

CHREMÈS.

Par quel droit ?

THRASON.

Par l'achat que l'on m'en a vu faire :
Enfin je suis son maître.

CHREMÈS.

Et moi, je suis son frère
Qui n'ai souci d'achat, de maître, ni d'argent.

THRASON.

1745 On m'a toujours tenu pour un homme obligeant,
Je le veux être encore : allez, je vous la donne ;
Mais j'entends, pour Thaïs, que l'on me l'abandonne.

PHÉDRIE.

Encor moins celle-ci.

THRASON.

Que sert donc notre accord ?

PHÉDRIE.

J'ai l'esprit trop jaloux, je vous l'ai dit d'abord,
Et ne saurais souffrir seulement qu'on la nomme.

GNATON.

1750 Pauvres gens, d'attirer sur vos bras un tel homme !
Vous feriez beaucoup mieux de l'avoir pour ami.
Il ne sait ce que c'est d'obliger à demi.

PHÉDRIE.

1755 Beaucoup mieux ! Et qu'es-tu pour parler de la sorte ?
Si je te vois jamais regarder cette porte,
M'entends-tu ? tu sauras ce que pèse ma main.
Ne me va point conter : « C'est ici mon chemin,
Et je ne saurais pas m'empêcher d'y paraître »
Je ne veux voir autour le valet ni le maître ;
Est-ce bien s'expliquer ?

GNATON.

1760 Des mieux, et nettement.
Mais peut-on à l'écart vous parler un moment ?

PHÉDRIE.

Hé bien ?

GNATON, bas à l'écart.

1765 Notre soldat a la bourse garnie,
Vous le pouvez admettre en votre compagnie.
Il n'est pas pour vous nuire auprès d'aucun objet ;
Pour donner du soupçon, c'est un faible sujet.
Si Thaïs l'a souffert, vous en savez la cause ;

Sa présence d'ailleurs est bonne à quelque chose :
Il peut, sans vous causer de crainte et de souci,
Vous défrayer de rire, et de festins aussi.

PHÉDRIE.

J'accepte, au nom des trois, le parti qu'on nous offre ;
1770 Non que nous ayons peur de fouiller dans le coffre,
Mais afin d'en tirer du divertissement.
J'en vais dire à Chremès quatre mots seulement :
Car, que d'aucun soupçon mon âme soit saisie,
Le soldat n'est pas homme à donner jalousie ;
1775 Tout ce que j'en ai dit était pour l'abuser.
Mais crois-tu qu'au hasard il se veuille exposer ?

GNATON.

Faites venir vos gens, et puis laissez-moi faire.

PHÉDRIE, à Chremès.

Chremès, votre conseil est ici nécessaire ;
Et vous aussi, mon frère, approchez un moment.

GNATON, retourne vers Thrason.

1780 Seigneur, j'ai ménagé votre accommodement ;
Chacun pourra servir cette femme à sa mode,
Et crois que ce rival se rendant incommode,
Thaïs le quittera pour être toute à vous.
On ne trouve jamais son compte à des jaloux :
1785 Votre bourse d'ailleurs n'étant point épargnée,
L'intérêt vous pourra donner cause gagnée ;
Et, fût-elle d'humeur à le trop négliger,
Votre mérite seul suffit pour l'engager.

THRASON.

Je t'entends. Que faut-il à présent que je fasse ?

GNATON.

1790 D'abord à ces Messieurs vous devez rendre grâce,
Et reconduire après vos troupes au logis,
Où, comme en quelque port heureusement surgis,
Après tant de travaux, de dangers, et d'alarmes,
En beaux verres de vin nous changerons nos armes,
1795 Buvant à la santé de notre conducteur,
Qui de cette victoire a seul été l'auteur.

THRASON.

Je crois que c'est le mieux que nous puissions tous faire.

À Phédrie et à sa troupe :

Messieurs, ne suis-je point en ce lieu nécessaire.

PHÉDRIE.

Comment ?

THRASON.

Je me retire, et mes gens avec moi.

PHÉDRIE.

1800 Gnaton vous a-t-il dit ?...

THRASON.

Oui, Messieurs, c'est de quoi
Je rends très humble grâce à Votre Seigneurie :
De ma part, si jamais il survient brouillerie,
En pièces aussitôt je consens d'être mis ;
Et de l'heureux malheur qui nous rend bons amis,
1805 Il ne sera moment que le jour je ne chôme.

GNATON.

Vous ai-je pas bien dit qu'il était galant homme ?

CHERÉE, à Thrason.

Il reste cependant querelle entre nous deux.
Quoi ! vous vouliez tantôt en prendre une aux cheveux !
Il faut que je la venge au péril de ma vie.

THRASON.

1810 Ah ! ne réveillons point une noise assoupie.

PHÉDRIE.

Il a raison, mon frère, et c'est à contre-temps.

THRASON, à ses soldats.

De l'avantage acquis étant plus que contents,
Soldats, retirons-nous : à vos rangs prenez garde ;
Pour moi, j'aurai le soin de mener l'avant-garde.

CHREMÈS.

1815 C'est faire en vaillant chef.

SCÈNE VI.

**Damis, Chremès, Thaïs, Phédrie, Chérée,
Pamphile, Parmenon.**

CHREMÈS.

Damis a bien perdu :
Que n'a-t-il un moment avec nous attendu !
Comme nous il eût eu sa part de la risée.
Mais le voici qui vient avecque l'épousée.

PARMENON.

Cet hymen le fera de moitié rajeunir.

DAMIS, présentant Pamphile à Chérée.

1820 Mon fils, je te la rends, tu peux l'entretenir ;
Et je trouve Pamphile et si sage et si belle,
Que, si je ne savais que tu brûles pour elle,
Je t'y voudrais porter ; mais son oeil trop charmant
En a su prévenir le doux commandement.
1825 Les dieux en soient loués, et fassent que son frère
Achève sans tarder l'hymen qu'il prétend faire !
Je donne vingt talents.

CHREMÈS.

J'accepte le parti.

Talent : Fameux poids et monnaie des Anciens qui était de différente valeur selon les pays. Le talent hébraïque, persique et babylonien, valait 70 mines attiques, ou 700 écus de France. (...) [F]

DAMIS.

Et j'attends qu'à nos vœux Pamphile ait consenti.

CHREMÈS.

1830 Épargnez-lui, Damis, cet aveu de sa flamme
Son front vous dit assez ce qu'elle a dedans l'âme ;
Cette rougeur n'a point les marques d'un courroux.

PAMPHILE.

Mon frère, une autre fois vous parlerez pour vous.

CHREMÈS.

Une autre fois, ma soeur, vous parlerez sans feinte.

PAMPHILE.

Puisque vous le voulez, j'obéis sans contrainte.

CHÉRÉE.

1835 La seule indifférence est peu pour mon désir.

CHREMÈS.

Ajoutez-y, ma soeur, que c'est avec plaisir.

PAMPHILE.

Ce jour est pour Pamphile un jour d'obéissance.

THAÏS.

En puissiez-vous longtemps célébrer la naissance !

CHREMÈS, à Thaïs.

C'est savoir ajouter trop de grâce au bienfait.

THAÏS.

1840 Je voudrais que mon zèle eût produit plus d'effet.

CHREMÈS.

Quel autre effet ma soeur en pouvait-elle attendre ?
 Vos soins à l'obtenir, vos bontés à la rendre,
 Et l'excès d'amitié que nous avons pu voir,
 Nous enseignent assez quel est notre devoir.
 1845 Disposez de mes biens, de moi, de ma famille ;
 Tenez-moi lieu de soeur.

DAMIS.

Tenez-moi lieu de fille,
 Puisqu'on doit à vos soins tout l'heur de ce succès.

THAÏS.

Cet honneur me confond, et va jusqu'à l'excès

DAMIS.

Ce n'est pas tout, Madame ; achevez la journée :
 1850 Nous voulons vous devoir un second hyménée ;
 Vous me l'avez promis.

THAÏS.

J'accepte votre loi,
 Et la suis de bon coeur en lui donnant ma foi.

CHERÉE.

Vous oserais-je encor demander quelque chose ?

DAMIS.

Tu peux tout à présent : dis-moi, parle, propose ;
 1855 Tu verras ton désir exactement suivi.

CHERÉE.

Vous savez à quel point Parmenon m'a servi.

DAMIS.

J'entends à demi-mot : tu veux qu'on l'affranchisse ?

CHERÉE.

Mon père, que ceci tout d'un temps s'accomplisse !

DAMIS.

Il est juste, et déjà j'en ai donné ma foi.
1860 Sois libre, Parmenon ; mais demeure avec moi.

PARMENON.

Par ce double bienfait mon attente est comblée.

PHÉDRIE.

De te voir affranchi ma joie est redoublée.

CHREMÈS.

Le temps est un peu cher ; quittons ces compliments,
Et ne retardons point l'aise de nos amants.

FIN

Privilège du Roi

Louis par le grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à vos amés et féaux conseillers les gens de nos cours de parlement, maîtres de requêtes ordinaires de notre hôtel, baillifs, sénéchaux, prévôts, leurs lieutenants à tous autres de nos justiciers et officiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre bien aimé Augustin COURBE, marchand libraire en notre bonne ville de Paris, nous a fait remontrer, qu'il a recouvré une comédie française intitulée l'Eunuque, faite par le sieur La Fontaine : qu'il désirerait mettre au jour qu'il nous plaisait de lui accorder nos lettres sur ce nécessaires. À ces causes, nous avons permis, et permettons à l'exposant l'imprimer, faire imprimer, vendre et débiter en tous lieux de notre obéissance ladite comédie, en un ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels caractères, et autant de fois qu'il voudra, durant dix ans, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la première fois. Et faisons très expresses défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elle soient, de l'imprimer, vendre, ni distribuer en aucun lieu de notre obéissance, sous prétexte d'augmentation, correction, changement de titre, fausses marques, ou autrement, en quelque sorte et manière que ce soit, sans le consentement de l'exposant, à peine de quinze cent livres d'amende, payable sans déport par chacun des contrevenants, et applicables, un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, et l'autre tiers au dit exposant, de confiscation des exemplaires contrefaits, et de tous dépens, dommages et intérêts. À condition qu'il sera mis en deux exemplaires de la dite Comédie qui sera imprimée en vertu des présentes, en notre Bibliothèque publique, et un en celle de notre très cher et féal sieur Molé, chevalier, garde des Sceaux de France, avant que de l'exposer en vente ; et que les présentes seront registrées dans le livre de la communauté des libraires de notre dite ville de Paris, suivant la règlement de notre Cour de parlement, à peine de nullité d'icelles ; du contenu des quelles nous voulons et vous mandons que vous fassiez jouir pleinement et paisiblement l'exposant, et ceux qui auront droit de lui, sans souffrir qu'il leur soit donné aucun empêchement.

Voulons aussi qu'en mettant en commencement ou à la fin de chacun des dits volumes un extrait des présentes, elle soient tenues pour dûment signifiées, et que foi y soit ajouté, et aux copies collationnées par un des nos âmes et féaux conseillers et secrétaires, comme à l'original. Mandons au premier notre huissier ou sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous exploits nécessaires, sans demander autre permission. Car tel est notre bon plaisir, nonobstant oppositions et appellations quelconques, et sans préjudice d'icelles, pour lesquelles nous ne voulons qu'il soit déferré, clameur du haro, Charte Normande, et autres lettres à ce contraire. DONNÉ à Paris le vingt troisième jour de juin, l'An de grâce mil six cent cinquante

quatre ; et de notre règne le douzième.

Par le roi en son conseil, CONRART.

Registré sur le livre de la communauté le 13 août 1654.
Conformément à l'arrêt du parlement du 9 avril 1653.

BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois le dix-septième août, mil
six cent cinquante quatre. Les exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].